

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 13.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laline, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 31 MARS 1881

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## UNE AUTRE MAGNIFIQUE PRIME

Nous préparons en ce moment pour ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain, une magnifique gravure, une copie d'un tableau de Raphaël, représentant sainte Cécile qui chante et effleure des doigts les touches d'un orgue pendant que le ciel et la terre l'écoutent. Le ciel est représenté par un chœur d'anges et la terre par la crosse et l'épée, par tous les âges et les conditions de la vie, la jeunesse et la vieillesse, l'Eglise et l'Etat. Au pied de la sainte sont épars des instruments de musique.

Rien de plus beau. Cette gravure nous coûte cher, mais nous nous sommes décidés à faire encore une fois ce sacrifice afin de montrer notre désir de plaire à nos abonnés. Nous espérons qu'on nous en tiendra compte et qu'on va s'empresser de faire ce qu'il faut pour remplir un devoir et obtenir une prime qui vaut presque l'abonnement. A moins de publier notre journal pour rien complètement ou de payer une commission à nos abonnés pour les faire lire L'OPINION PUBLIQUE, nous ne savons pas ce que nous pouvons faire de plus.

Nous sommes sûrs, dans tous les cas, que ceux qui auront vu une fois la prime que nous offrons, voudront l'avoir à tout prix.

Nous prions nos abonnés de la ville de se préparer à recevoir la visite de notre collecteur. Il se présentera à eux avec des reçus à la main pour ceux qui paieront leur abonnement. Nous espérons que personne ne refusera de payer ce qui nous est dû et qu'on ne l'obligera pas de retourner plusieurs fois au même endroit. Nous prions nos abonnés de faire attention à ce que nous offrons à ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain.

## LES HOMMES DE 37 - 38

*Révélation faite en prison par le Dr Brien, le faux ami du noble de Lorimier.*

Prison de Montréal, nov. 1838.

(Suite)

Voici la formule du serment :

"Je, A. B., jure librement et solennellement, en présence du Dieu tout-puissant, de garder les signes et les mystères de la société des chasseurs, de ne jamais écrire, prendre ou faire connaître d'une manière quelconque les révélations qui m'auraient été faites par une société ou une loge de chasseurs, d'être obéissant aux règles et règlements que la société pourra faire, si cela se peut, sans nuire grandement à mes intérêts, ma famille ou ma propre personne; d'aider de mes avis, soins et propriétés, tout frère chasseur dans le besoin, de l'avertir à temps des malheurs qui le menacent. Tout cela, je le promets sans restriction et consens de voir mes propriétés détruites et d'avoir moi-même le cou coupé jusqu'à l'os."

Les loges devaient être composées d'au moins trois personnes. Personne ne pouvant parler des affaires de la société en dehors de la loge.

J'ai entendu dire que les signes avaient été changés, parce qu'ils avaient été découverts par un nommé Short Hills, pris dans le Haut-Canada, qui témoigne pour la Couronne; mais je n'ai pas appris quels étaient les nouveaux signes, et je n'en puis pas parler. Cette association s'étend dans tout le Haut et le Bas-Canada et dans les États du Nord, principalement dans le Michigan, New-York, le Vermont, le New-Hampshire et le Maine. La ville de New-York compte plusieurs membres.

Mckenzie, Nelson, le général Martin, Duvernay et d'autres ont fait beaucoup de prosélytes. Elle s'est répandue jusqu'en France par l'entremise de quelque voyageurs républicains français.

Cette société est entièrement canadienne dans sa composition et dans son but; elle tend à délivrer les Canadiens de la domination anglaise; elle a renoué tous les liens qui unissaient les rebelles; elle s'est formée en corps plus compacte, plus facile à faire manœuvrer.

Le procès des accusés du meurtre de Chartrand a fait voir ce qu'était cette société dans les affaires politiques. Un avocat (Hubert) m'a assuré que plus de quatre jurés appartenaient à cette société, et avaient, même avant d'entendre la preuve, décidé d'acquitter les prisonniers accusés de cet acte sanguinaire.

Ayant résidé à la campagne tout l'été, je dois dire que la plus grande partie de la population est mûre pour la révolution, et que l'indécision et le manque de fermeté dont elle a fait preuve en quelques circonstances, ne proviennent que du sentiment de son infériorité en discipline militaire.

Les comtés de l'Acadie, Rouville, Laprairie, Terrebonne, Vaudreuil et des Deux-Montagnes, et un grand nombre de personnes dans la ville et le comté de Montréal, sont favorables à un changement radical de gouvernement, et rien ne les a plus disposés à cela que les affaires de Saint-Charles et de Saint-Eustache. La destruction de la vie et de la propriété, au

lieu d'éteindre le feu la révolte, n'a fait qu'en augmenter l'intensité. Tous ceux qui ont entendu les murmures des personnes qui souffrent, ne rêvent que vengeance à tirer des auteurs de leurs maux. Les volontaires, arrogants dans leur conduite, et quelquefois cruels, ont soulevé un trop grand mécontentement pour qu'on se borne à se plaindre au gouvernement.

Cette révolte n'est pas celle d'un peuple contre un gouvernement, c'est une lutte de partis. A l'exception de quelques uns dont je n'essaierai à qualifier ni les motifs ni la conduite, la masse de la population, avec un gouvernement tempéré mais ferme, serait aussi loyale qu'elle paraissait l'être il n'y a guère longtemps. Les chefs des rebelles se servent avec avantage de la destruction de la propriété et des représailles exercées, pour représenter aux habitants que le gouvernement anglais a juré haine et mort à tous les Canadiens-français, et ils les poussent ainsi à combattre dans le seul but de défendre leurs foyers. A St-Martin, Dumouchelle s'est servi de cet expédient avec beaucoup de succès. Pour ma part, je suis moralement convaincu que les troubles ne finiront point de sitôt. Beaucoup d'habitants ont abandonné leurs demeures et se tiennent sur la frontière, attendant l'occasion favorable pour prendre les armes. Tant que McLeod, Nelson, Côté et Gagnon vivront, on peut s'attendre à des incursions.

Le gouvernement américain, avec toutes ses démonstrations, ne peut pas y apporter d'empêchement, parce qu'une grande partie des troupes—composées de presque tous les citoyens et des employés civils de cette république—sont favorables à ces tentatives. Tous les Américains sont munis, par le gouvernement, d'un fusil ou d'une carabine qu'ils manient avec beaucoup de précision et de dextérité. Dans Saint-Albans, Swanton, Cambridge et Johnstown, il y avait des armes, et j'ai vu un seul marchand de Johnstown fournir cinq carabines, à raison de £3 la pièce, pour armer les Canadiens. Le juge Gates, de Cambridge, m'a fait présent d'une magnifique carabine, qui depuis m'a été volée.

Si les Canadiens des États-Unis montraient le moindre désir de retourner au Canada les armes à la main, ils trouveraient dans les États de New-York et du Vermont tout ce dont ils auraient besoin, et mille fois les Américains nous ont dit : "Ralliez-vous dans quelque coin du pays, et nous vous promettons autant d'hommes et d'armes que vous en aurez besoin, mais nous ne pouvons pas commencer pour vous."

Je vais maintenant parler de ce que j'ai vu et de ce que j'ai fait à Beauharnois, le samedi soir, 3 novembre, quand messieurs Ellice, Brown et d'autres loyaux ont été faits prisonniers.

Samedi, vers cinq heures de l'après-midi, j'arrivai à Montréal et j'appris alors que nous devions attaquer Beauharnois. En passant à Châteauguay, Cardinal me dit et me demanda de recommander à Dumouchel de réunir tout son monde et de ne pas manquer la capture de M. Ellice et des autres qui avaient en leur possession beaucoup de fusils. A mon retour de Montréal, je me couchai après le dîner, vers cinq ou six heures, chez Brazeau, à Sainte-Martine. Je demandai à Brazeau, qui était le capitaine, pour qu'il m'exemptât d'aller à Beauharnois, attendu que j'é-

tais très fatigué. Il me dit d'abord que je pouvais me coucher, me donnant à entendre que je n'avais pas besoin de partir. Vers huit heures du soir, il vint m'éveiller, me disant qu'il était nécessaire pour moi d'aller à Beauharnois, qu'il aurait probablement besoin des services de ma profession, et que, de plus, tout le monde devait marcher. Je m'habillai et, à moitié endormi, je partis avec ceux qui partaient d'en bas du village; j'ai été témoin de la façon brutale dont il força les gens à prendre les armes. Un nommé Côté, marchand, un nommé Hébert, aubergiste, et un nommé Dominique, marchand, furent poussés hors de leurs maisons et jetés dans les rangs. M.M. Primeau et Trottier reçurent le même traitement, mais ils réussirent à s'évader et à se cacher pour le reste de la nuit. Un nommé Henderson, marchand de bois, de Hinchinbrook, fut tiré d'une grange où il avait essayé de se cacher, et reçut un coup de pique dans la hanche; j'accourus à ses cris et je l'empêchai d'être tué. Je le fis mettre dans la maison de M. Grandbois, meunier, et je pensai ses blessures qui n'avaient rien de grave ou de dangereux. J'ai pu voir qui l'avait blessé; il y avait beaucoup de gens excités autour de lui; il fut bien reçu et bien traité par M. Grandbois. Je demandai qu'on me permit de rester auprès du blessé, mais on me refusa, et un autre obtint la permission que je demandais.

Nous arrivâmes à Beauharnois, et, après avoir attendu les gens de Saint-Timothée qui n'étaient pas arrivés, nous fûmes appelés par les cris de Dumouchel, qui était à cheval, et avait été arrêté par quelques loyaux en passant seul à travers le village pour rejoindre les siens en arrière.

Nous apprîmes aussi que des armes à feu venaient de la maison de Ross, marchand. Alors tout le monde cria : "En avant," et l'on descendit en courant la côte de l'église et nous nous dirigeâmes vers la maison de M. Ellice, d'où nous apprîmes que tous les loyaux, M.M. Brown, Bryson, Ross, et quelques autres, s'étaient retirés.

Tous s'arrêtèrent à une certaine distance, à un demi-arpent environ du bureau de M. Brown, et nous commençâmes un feu mal nourri et mal dirigé contre le bureau où je crois que M. Brown, qui y était dans le temps, fut légèrement blessé à la main. J'étais alors sans armes, mais en avant. Dumouchel, en même temps, avait pris la fuite, pourquoi je ne le sais pas. Je pris sur moi de faire cesser le feu; voyant qu'on ne m'obéissait point, je fis placer du monde devant la maison et je me rendis moi-même dans la cour où je fus rejoint par Dumouchel; il me donna un pistolet pour entrer, à la tête d'un certain nombre d'hommes, dans la cuisine et l'intérieur de la maison; à la porte, je rencontrai M. Brown qui me dit qu'ils se rendaient tous, considérant inutile une plus longue résistance. Je demandai alors aux gens de se tenir tranquilles et de ne commettre aucune violence.

M.M. Ellice, Ross et John Bryson firent leur apparition. Nous avions déjà pris onze fusils chez M. Ellice, onze barils de cartouches tout prêts, deux fusils de chasse, une dague magnifique dont Dumouchel s'empara, et quelques autres articles que je ne me rappelle pas. Les gens étaient portés à maltraiter M. Brown parce qu'il cachait des armes. Je m'opposai éner-

giquement à cette violence et je leur dis que quiconque voudrait faire du mal aux prisonniers devrait d'abord passer sur mon cadavre avant de toucher à MM. Brown, Ellice, Bryson, Ross et les autres. Chevreuil était au nombre des plus ardents. Il me fit des menaces et me dit que je paraissais plus soucieux des intérêts des prisonniers que de ceux des rebelles. Il fut alors décidé d'envoyer les prisonniers à Châteauquay sous escorte, et l'on me dit qu'il fallait pour cela prendre les chevaux de l'écurie de M. Ellice. Je leur dis que je m'y opposais, qu'on ne prendrait que les armes sans leur consentement, et que si on ne leur fournissait pas des voitures pour eux et l'escorte, on irait à pied. M. Ellice consentit volontiers à nous laisser prendre des chevaux et des voitures.

(A suivre.)

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 26 mars 1881.

L'assassinat d'Alexandre II est encore la grande *excitation* du moment.

En steamboat, en chemin de fer, en car, sur le trottoir, dans les salons, dans la ville et dans les champs, on ne parle, on ne discute que sur ce tragique événement; on raisonne à perte de vue sur les conséquences de cet abominable attentat, moi-même je me prends à monologuer, en prenant à partie l'histoire. Je constate que depuis l'assassinat du roi de Suède, à la fin du siècle dernier, aucun monarque n'avait succombé à un guet-apens de ce genre.

Les Américains qui ne comptent pas d'alliés en dehors de la Russie en sont particulièrement affectés.

La doctrine Monroe, aussi bien que leurs porcs trichines, leur ont créé beaucoup d'ennemis. Un seul monarque leur était favorable, c'était Alexandre II; et une bombe au fulminate de mercure en lui brisant les deux jambes a brisé aussi leur alliance!

On prétend que le nouvel autocrate nourrit de très bons sentiments pour les Américains; on le dit, mais qui nous le prouve? On m'assure que ce prince est taciturne et mystérieux, que personne ne sait au juste ce qu'il pense, pas même son cheval!

\* \*

Un certain nombre de socialistes allemands, Justus Schwab en tête, ont osé se réjouir publiquement de cet attentat.

Dans un meeting ridicule on a vu ces nouveaux Brutus—en Chambre—se livrer à toutes sortes de vociférations contre les souverains et les capitalistes.

Le riche Vanderbilt et le nouveau Cresus Jay Gould ont été particulièrement désignés au fer des assassins.

Vous verrez que bientôt les plus heureux des hommes seront les plus malheureux de la terre!

\* \*

Il règne une certaine émotion à New-York depuis que l'on a commencé les travaux de percement de l'Isthme de Panama.

Beaucoup de personnes s'apprentent à partir ou sont déjà parties. Les Français, qui ont l'imagination vive, s'exaltent, outre mesure, à la pensée qu'ils pourraient employer plus fructueusement leur activité et dorer un peu leur existence au contact de tant de millions libéralement dépensés.

Tous les jours on lit les lettres de ceux qui sont arrivés sur cette terre privilégiée: les projets se forment, les idées s'entre-croisent, les cervelles s'échauffent; il n'est question que de dollars et de piastres, de voyages, de commerce et de nouvelles industries. C'est une véritable maladie qui peut conduire à la folie si l'on n'y prend garde. C'est, en un mot, la fièvre de l'or!

—Pendant qu'ici on patauge dans une boue infecte—disent ces chercheurs de trésors—et qu'on ne respire qu'un air empesté, à Panama on jouit d'un printemps perpétuel et l'atmosphère n'est saturée que de parfums.

Les orangers et les citronniers balancent orgueilleusement leurs fruits d'or; les bananiers offrent gratuitement au voyageur

fatigué leurs grappes savoureuses; les manguiers, les goyaviers, et mille autres merveilleux arbres ou arbustes, étalent leurs splendeurs idéales; les oiseaux les plus rares y donnent des concerts variés aussi éclatants que leur plumage..... Et par-dessus tout cela M. de Lesseps, assis sur les Cordillères, comme un nouveau Jupiter, répandra une bienfaisante pluie de piastres sur son peuple de travailleurs.

—N'est-ce pas là un tableau enchanteur bien fait pour donner la fièvre à tant d'imagination malades?

A part l'exagération qui est naturelle aux voyageurs! à part les déceptions probables qui les attendent dans ce prétendu Eldorado, on ne peut pas nier cependant qu'il n'y ait pas là de grandes chances de fortune.

Jusqu'à présent cette luxuriante nature n'a pu secouer l'apathie des Colombiens; mais les Français, les Américains, voire même les Canadiens vont faire fructifier cette terre fertile et en tirer des trésors. Avant la fin de ce siècle l'Isthme de Panama possédera plusieurs villes de cent mille âmes.

Le pivot du monde qui aujourd'hui repose sur Londres, Paris et Berlin, peut-être un jour aura son axe à Colon ou à Aspinwall.

\* \*

Voilà le beau côté de la médaille, pour être juste il nous faut en examiner le revers.

D'après les renseignements que je reçois de cette belle contrée, il paraîtrait que ce qu'on y rencontre le plus fréquemment ce sont les moustiques et les crocodiles, avec accompagnement de serpents à sonnettes. Je conseillerais donc aux personnes qui iront à Panama de se procurer des bottes en caoutchouc afin d'éviter les morsures des reptiles et d'emporter avec eux des maisons parce que dans ce pays de cocagne, on ne sait où se loger.

La location d'une maison pour une famille, pendant un an, coûte mille piastres; le beurre se vend un dollar la livre; on n'a pas une bouteille de bière à moins de cinquante cents. La marée humaine qui monte et monte toujours a fait hausser le prix de toutes choses.

M. de Lesseps, qui a prévu ce cas, a ordonné la construction de vastes logements pour son personnel et d'immenses magasins pour son matériel et ses provisions de bouche.

Les travailleurs coucheront sous la tente et recevront la ration comme les soldats en campagne. On prendra de préférence des Chinois, des nègres, des Brésiliens et des Colombiens, à cause de l'insalubrité du climat.

Les mécaniciens, les ingénieurs, les arpentiers, les chauffeurs, les charpentiers, les mineurs et les maçons trouveront aussi dans cette gigantesque entreprise un travail rémunérateur.

Le principal c'est de ne pas arriver en retard. Car il est pour les heureux de ce monde comme pour les heureux de ciel: Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus!

ANTHONY RALPH.

## UNE IDÉE GÉNÉREUSE

Il circule en ce moment dans notre public artistique et lettré un projet qui fait honneur à ses initiateurs, et qui aura sans doute la vive approbation de tous. C'est celui d'organiser, pour l'une des premières semaines après Pâques, un grand concert de sympathie au bénéfice du petit Jules, l'enfant de la regrettée Mme Prume. On se rappelle le succès de l'intelligent petit garçon dans le drame de *Papineau*, et l'affection que le public avait pour la mère s'est changé en intérêt pour l'enfant si remarquable qu'elle a laissé derrière elle. On dit qu'un comité de dames doit prendre la chose en mains, et nul doute que tous les artistes de Montréal donneront de grand cœur leur concours à une œuvre qu'on peut appeler de reconnaissance. Nous applaudissons de grand cœur.

## ÇA ET LA

Nos remerciements à M. Chouinard pour l'envoi de l'annuaire de l'Institut Canadien de Québec. On trouve dans ce recueil des choses instructives et intéressantes.

\* \*

Le projet de publier un volume qui contiendra le compte rendu de tout ce qui a été dit et fait à la grande fête nationale de Québec, est en voie d'exécution. M. Chouinard s'en étant chargé, ce sera fait et bien fait.

\* \*

L'une de nos gravures représente le chemin de fer qu'on a construit sur la Neva à St. Pétersbourg pour transporter sur la rive les cargaisons des navires surpris par l'hiver.

A Paris, on n'a pas voulu croire à l'existence de ce chemin de fer; on disait que c'était un canard.

\* \*

Les ingénieurs chargés d'étudier le lit du fleuve au sujet du creusement du tunnel projeté ont, à la suite du dégel, transporté à Hochelaga l'outillage qu'ils avaient placé sur la glace. Les travaux faits jusqu'ici sont des plus satisfaisants. Si le résultat est le même sur les rivages d'Hochelaga et de Longueuil, l'entreprise peut être considérée comme certaine.

\* \*

Il se fait un mouvement pour organiser une nouvelle exhibition cette année. Nos principaux citoyens disent que celle du mois de septembre dernier a donné de très grands résultats, et ils espèrent qu'en établissant une exposition annuelle, non-seulement Montréal, mais tout le pays en bénéficiera. Cependant, nous n'avons pas cette année les crédits votés l'an dernier par les gouvernements d'Ottawa et de Québec, et par conséquent, Montréal devra faire tous les déboursés.

\* \*

L'hon. Dr Fortin attache d'une manière éclatante son nom à l'histoire de la navigation de notre grand fleuve. Si le nombre des naufrages ne diminue pas, et n'est pas réduit à zéro d'ici à quelques années, c'est que les navires y mettront de la mauvaise volonté ou voudront spéculer aux dépens des compagnies d'assurances.

Après le magnifique système télégraphique qui relie entre eux les principaux endroits du golfe et des deux côtes, le Dr Fortin vient d'obtenir du gouvernement fédéral les moyens nécessaires pour la fondation d'un bulletin maritime renseignant de suite les navigateurs sur les variations du temps et le mouvement des glaces.

On comprend de suite l'importance majeure de ce bulletin.

Il y a déjà quelque temps que le Dr Fortin s'occupe de ce projet.

## A NOS ABONNÉS DE LA CAMPAGNE

L'agent général de L'OPINION PUBLIQUE, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les paroisses des comtés de St-Hyacinthe, Arthabaska, Yamaska, Nicolet et Richelieu, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Stevens visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

## PECHE ET CHASSE

SAINT-THOMAS

(Suite)

Nous touchons au printemps. Avril va bientôt déchirer les glaces qui couvrent nos fleuves, nos lacs, nos rivières. Mai leurs charriera à la mer par le fleuve, ailleurs il attisera le soleil pour en hâter la fonte. Le poisson dégourdi remontera du fond de l'eau pour happer à sa fenêtre ouvertes, papillons et demoiselles—deux beaux canards déployant leurs ailes—viendront tresser leur nid dans les ajoncs—la truite frétille pendant que le merle chantera; c'est l'heure de la chasse et de la pêche, puisque c'est l'heure de la vie et des amours. Causons alors un peu de sport, un peu d'air et d'eau, un peu des êtres qui y jouissent de toutes les libertés... sous le plomb du chasseur et le fer du pêcheur.

Ecrire de Montmagny sur un tel sujet, c'est tout simplement décrire ce qui se voit ou répéter ce qu'on entend tous les jours. On ne se défend pas ici d'être chasseur ou pêcheur, on rougirait plutôt de ne l'être pas. Peu rémunérative, la chasse au gibier à plumes se fait plutôt par goût, par délassement dira-t-on, probablement parce qu'on s'y éreinte; mais pour la pêche, c'est autre chose. Une bonne partie, sinon la meilleure de notre population, n'a pas d'autre moyen de subsistance. Autrefois, les garçons d'habitants, même les plus à l'aise, devenaient pêcheurs, pour se faire un petit pécule et commencer ensuite un établissement plus ferme sur terre. On descendait au golfe, comme autour de Montréal on se rendait aux chantiers d'en haut, en regrettant sa belle, en chantant ses amours. C'est vous dire qu'on a du cœur ici comme chez vous, que si les moyens diffèrent, la fin est la même, le bonheur paisible au foyer domestique. Aujourd'hui, les fils de nos cultivateurs paraissent s'attacher davantage au sol, parce que la pêche donne moins peut-être, parce qu'on cultive mieux peut-être aussi. Oh! par exemple, tous les ans, de bonne heure au printemps, le village se dégarnit pour ainsi dire d'hommes. Ils s'en vont par centaines, pour ne revenir que tard à l'autonne, quelques-uns pour ne revenir jamais. Vie chanceuse que celle du pêcheur, et pour cela vie attrayante. Une fois mordeu, on y reste, par revers comme par succès. Hélas! la fortune est pourtant bien avare de sourires pour ces rudes travailleurs de la mer. Que ne tournent-ils plutôt leur énergie vers nos terres incultes, vers les riches vallons de Daaquam et de la rivière Saint-Jean. Ils vont de vers le vent et ne récoltent souvent que la tempête—tandis que les joies paisibles de la famille s'étalent à souhait sous leurs mains. Nous sommes ainsi faits, que nous chérissions avant tout les voies ouvertes, que nous tenons à suivre le sillon tracé, sillon de navire comme sillon de charrue. Il est si difficile d'être soi-même, d'être homme parmi les hommes, de se choisir une tâche à la mesure de son énergie. Vaines sentences, morale au vent! aussi longtemps que nous marcherons vers l'avenir, le regard tourné vers le passé, nous userons notre vie à refaire péniblement ce que nos morts ont fait avant nous et que la mort a détruit. La vie de pêcheur, entre toutes, ne pardonne pas: on naît pêcheur, ou s'incruste aux rochers de la falaise, et on meurt pêcheur sans récriminations envers les pères, mais aussi sans pitié pour les enfants. Et des générations bien affectueuses pourtant, se reproduisent ainsi impitoyablement depuis des âges.

Mais laissons de côté ces études de solidarité sociale, chargées de préjugés ou d'idées encroûtées passés à l'état de mœurs chez toute une classe d'hommes, pour ne nous occuper de pêche et de chasse qu'en amateurs.

\* \*

C'est vers les premiers jours d'avril que les outardes nous arrivent des solitudes et des hautes terres du Texas et du Mexique, où elles ont passé la saison d'hiver. Leur



UN ANGE DONNANT LA SAINTE COMMUNION A SAINT-STANISLAS DE KOSTKA

vol est très élevé ; à peine les distingue-t-on comme une ligne noire tracée en forme de herse, sur le fond bleu du ciel, mais si haut qu'elles passent, leur cancan nasillard et mesuré éveille toutefois l'attention du chasseur. La bonne nouvelle fait le tour du village en un clin-d'œil, et chacun d'astiquer son fusil, de remettre à neuf ses appelants, de ramollir ses bottes et d'aiguiser sa bêche, pendant que Castor qui a dormi tout l'hiver sous le poêle, se lève, frétille de la queue et promène un œil réjoui sur ces appelants.

L'outarde et l'oie sauvage sont deux gibiers à plumes de recherche dans nos parages. Pour être les plus convoités, ils sont aussi les plus difficiles à atteindre. M. Chabot n'exagérait guère en disant que chaque outarde abattue coûte une soixantaine de lieues de marche, sans compter les rhumatismes et les courbatures, chafnes de plomb que Nemrod, devenu vieux, agite avec aigreur au coin de son foyer.

Les premières bandes d'outardes sont bientôt suivies par d'autres plus nombreuses qui se rapprochent de terre et vont s'abattre dans les champs ou sur nos battures, où elles se repaissent des grains échappés des épis de la dernière récolte, de racines sucrées, jarnottes ou petites échalottes que les glaces ont enlevées du fond pour les entraîner avec elles. Les pauvres émigrantes ont grand besoin de cette réfection, car elles sont maigres à faire pitié au plus âpre des chasseurs. Aussi, les laisse-t-on quelques jours se repaître en liberté des mets succulents que leur distribue la Providence des oiseaux, qui est aussi la nôtre. Il ne leur faut pas grand temps pour se remettre. En moins d'un mois, elles se remplument, se font dodues, deviennent grasses à fendre avec l'ongle.

Bonne chance alors, si le chenal est libre à dix ou douze arpents de la grève, si une large portion de la batture se découvre à marée basse. C'est le moment de dresser des huttes au bord de la glace, et de lancer ses appelants naturels ou artificiels.

Les appelants naturels sont des outardes ou des canards apprivoisés, attachés à une ficelle, à pertée de fusil de l'affuteur, qui attirent par leurs cris ou agissements leurs congénères sauvages ; les appelants artificiels sont des oiseaux fabriqués en bois, que l'on fixe à deux planches liées en forme de croix et auxquels le mouvement de la vague prête une apparence de vie. Ils sont représentés en diverses attitudes, les uns le cou dressé et en éveil, les autres le cou allongé horizontalement comme dans la colère, ou bien plongeant dans l'eau, comme lorsqu'ils cherchent leur nourriture.

—Une outarde appelante est restée célebre dans les fastes de chasse de cette côte, c'est l'outarde de M. Baillargeon, frère de feu Monseigneur Baillargeon et riche habitant de l'île-aux-Grues. Cette outarde, capturée jeune, étant encore piron, avait été admirablement dressée. Le plus souvent, on la gardait à la maison où elle vivait dans la meilleure intelligence avec le chien et le chat. Elle répondait à son nom, prenait un sensible plaisir aux caresses, se montrant toujours douce, aimable et d'une grande propreté. Il ne lui manque vraiment que la parole, disaient les gens. Le printemps venu, elle présentait le retour de ses anciennes compagnes dont les vents du midi lui apportaient les premières émanations. Inquiète et troublée, elle restait de longues heures, le col tendu, l'œil scrutant les profondeurs azurées, et saluait d'un grand cri le premier point noir qui lui annonçait l'arrivée de ses sœurs vagabondes. A ce moment, si M. Baillargeon jugeait l'occasion favorable, il n'avait qu'à lui dire "va ma Cocote" et fière, elle s'élançait dans les plaines de l'air à la rencontre des voyageuses, qu'elle ne tardait pas à ramener sous le plomb du chasseur. Deux ou trois fois par saison de chasse, M. Baillargeon allait faire le coup de fusil sur la batture du Loup-marin, à sept ou huit lieues au dessous de l'île-aux-Grues. Était-il à la gêne dans sa chaloupe, il laissait Cocote prisonnière à la maison avec instruction de la lâcher lorsqu'on le

jugerait loin en route. Cocote, qui avait flairé l'odeur de la poudre prenait son essor, dès qu'on lui ouvrait la porte et se rendait tout droit à la batture. Si les outardes étaient lentes à venir, elle donnait un grand coup d'aile qui la portait parfois jusque vers la Malbaie, et rarement elle revenait solitaire. On ne saurait dire les bons coups qu'elle a valus à son maître. En vérité, cette outarde valait mieux que la poule aux œufs d'or.

Un jour, il y a des années de cela, M. Picard Onda8onhont, père de notre grand chef Huron, fin chasseur entre mille, remontait tranquillement la rivière Saint-Charles, en arrière de Castorville, pagayant sans bruit, en quête de rats-musqués ou de visons, lorsqu'il aperçoit tout à coup, dans une petite anse, deux beaux canards noirs qui se laissaient aller au fil de l'eau. Laisser-à l'aviron, saisir son fusil, l'épaule et viser, puis lâcher la détente fut pour lui l'affaire d'un crac. Le plomb a grêlé tout autour des volatiles, l'eau en a poudroyé, mais ô surprise ! ils ont à peine bougé. Rien de plus pressé pour le chasseur que de recourir à sa poire à poudre, recharger son arme, et reprendre son coup manqué ; mais à ce moment, une voix joyeuse se fit entendre du fond d'un taillis d'aulnes qui se trouvait tout auprès : "Assez ! assez ! père, vous allez abimer mes canards de bois." C'était M. Gregory, un de nos habiles chasseurs aux aguets de vrais canards, auprès de ses appelants. Jugez de la surprise, de la déconvenue du vieux huron qui s'était laissé surprendre par cet artifice.

\*\*\*

Bientôt, les canards sauvages viennent se mêler par troupes innombrables aux premiers occupants de la batture. Des cris assourdissants se font entendre, toute la nuit, à plus de demi lieue de distance. Au clair de la lune, l'aspect de cette masse noire grouillante qui se dessine nettement au-delà de la ligne blanche des glaces fines, le concert cacophonique qui s'en élève les voix mystérieuses, que la marée montante prête aux glaces cavernueuses, qu'elle mine, rongé, broie, roule ou déchire, font passer dans les veines un frisson de soulèvement.

Autrefois, nos rives étaient visitées par les cygnes et les oies sauvages. Les premiers sont entièrement disparus. On lit dans M. J. M. LeMoine "les Oiseaux : "Un bien beau cygne fut tué à l'île aux Grues vers 1825. Le seigneur de l'île, D. McPherson, Ecr., en fit don au gouverneur de cette province ; le bel étranger avait au delà de six pieds d'envergure." Les oies sauvages fréquentent la rive nord jusqu'à Saint-Joachim : quelques groupes hardis s'aventureront vers le sud jusqu'à l'île aux Oies, leur ancien domaine : les gros bataillons stationnent à la batture des Loups-marins. Littéralement couverts de ces beaux grands oiseteux, ces rochers, vus à distance, aux beaux jours de mai et de septembre, apparaissent comme d'immenses bans de neige. Rien de plus ennuyeux que leur cri, qui ressemble à s'y méprendre à l'abolement d'un caniche. En revanche, leur chair d'une saveur délicate, préférable à celle de l'outarde, les place dans l'estime des gourmets au même rang que la sarcelle.

Dès que les grandes mers de mai, aidées des vents ont replié et enlevé la nappe de glace qui couvrait les battures, nos chasseurs se hâtent d'aller se percer. On les voit, chaussés de grandes bottes sauvages, la bêche et le fusil à l'épaule, suivre la mer qui se retire lentement devant eux, jusqu'à quelques arpents de la ligne du baissant, et là se crachant dans les mains, se mettre à creuser un trou de trois à quatre pieds de profondeur, et de largeur suffisante pour s'y blottir. La terre extraite est façonnée en forme d'oiseaux qu'ils dispersent à distance autour du trou. Les pieds et les genoux dans la boue, a lossés à une herbe humide, ils guetteront pendant des heures, le passage du gibier. On compte parfois dix à quinze trous percés sur une même ligne—chacun d'eux recelant son homme. Que le gibier passe à portée—chaque trou, comme une boîte à surprise dont on a touché le res-

sort—montre un canon de fusil, puis une tête. Pan ! Pan ! Pan ! une vraie fusillade sur toute la ligne. Mais hélas ! le gibier se fait chaque année de plus en plus rare ou défilant, et souvent les meilleurs chasseurs reviennent bredouille—sans avoir même fait *peter un cap*.

La marée monte et remplit le trou. Au baissant suivant, il faudra remplacer la bêche par un plat—vider le trou d'abord creusé—tâche aussi ennuyeuse que la première ; mais un chasseur ménage-t-il jamais ses peines ?

En face de Saint-Thomas, par le milieu du fleuve qui mesure ici cinq lieues de largeur, s'élèvent plusieurs îles de diverses dimensions. L'île-aux-Grues, la plus importante, forme une paroisse avec l'île-aux-Oies sa voisine à laquelle une chaussée naturelle ou dune la relie à marée basse. Il y a une habitation à l'île au Canot, sentinelle avancée de ce groupe, une autre à l'île Sainte-Marguerite—deux ermitages où les jours d'hiver doivent être bien longs. A six milles au-delà gisent les battures plates, fort en renom pour la pêche au bar et la chasse aux canards, bernaches, sarcelles, etc. A ceux qui se hasardent jusque-là, au pied même du cap Tourmente sont réservées les bonnes aubaines—les exploits dont on parle pendant longtemps à la veillée, en les grandissant de soir en soir jusqu'aux dernières limites de la crédulité humaine. A l'île au Canard, à l'île Sainte-Marguerite, à Deux-Têtes, il y a des chances de réussite comme aux battures plates, avec plus de confort et une meilleure assiette de campement. Car ce dernier endroit se compose d'une série de rochers émergeant à mer basse, mais que l'eau recouvre presque en entier à l'étal de haute marée. Survenne une forte brise du nord-est, le flot s'élève jusqu'aux dernières crêtes des rochers ; le chasseur sans abri se voit alors forcé de déguerpir, et pour peu que le vent augmente, se porte à la tempête, sa position devient réellement dangereuse. Au mois de septembre 1879, un groupe de nos meilleurs chasseurs, surpris par une tempête du sud-ouest sur ces cayes, ont été à deux doigts de leur perte. Je laisse ici la parole à M. Louis Letourneau, l'un des acteurs de ce petit drame :

"Le 17 septembre 1879—je me souviendrai toute ma vie de cette date—God mon frère, Cazeau, Gagnon et son fils, âgé de quinze ans, avec un chien de chasse, nous partions en chaloupe, munis de provisions, de lignes, de quatre fusils et d'une boîte à savon ordinaire où nous avions enfermé nos appelants. Nous avions aussi à bord un *flat* ou petite embarcation pour nous débarquer à volonté à toute heure de la marée en laissant la chaloupe au mouillage.

"Une assez bonne brise du sud ouest nous porta vivement jusqu'aux îles, mais là, le vent ayant molli, nous primes les rames pour nous rendre aux *Battures plates*, où nous arrivâmes à marée basse. Nous mouillâmes à deux arpents de la première batture, à une profondeur d'environ quatre pieds d'eau. En deux voyages du *flat*, nous débarquâmes, hommes, fusils et appelants—mais nous laissons nos provisions à bord.

"Les *battures plates* sont formées de trois rangées de rochers couchés en longueur dans le sens du courant et séparés par deux bras étroits que la mer laisse à sec au baissant. Ces rochers émergent alors de sept à huit pieds au-dessus de l'eau, mais les grandes mers les recouvrent entièrement.

"Voyant le temps aubeau, nous nous dispersâmes de côté et d'autre, les uns pour pêcher, les autres pour chasser.

"Vers une heure de l'après-midi, le vent s'élève un peu, soufflant toujours du sud-ouest. On ne s'en inquiète pas d'abord et chacun continue, qui à chasser qui à pêcher. Seul, le jeune Gagnon, sentant l'aiguillon de la faim, prit le *flat* et se rendit à la chaloupe pour manger une bouchée. Il pouvait être environ deux heures. Soudain, le vent augmente, et en moins de dix minutes, il tourne à la tempête. Nous nous rassemblâmes en face de la chaloupe, mais de rappeler le jeune Ga-

gnon, il n'y faut pas songer. Ou la mer engloutirait son esquif ou elle le broierait sur les rochers. Force nous est d'attendre. Peut-être ne sera-ce qu'une bourrasque, un coup de vent ; mais voilà la mer qui monte, et le vent redouble de fureur. L'inquiétude nous gagne : nous nous réfugiâmes sur la batture du milieu, un peu plus élevée que les deux autres. La mer furieuse s'élança à l'assaut des rochers nous couvrant de son écume, les vagues hurlantes bondissent jusqu'à nous comme des bêtes fauves qui veulent nous dévorer—et la mer monte toujours. Un frisson de peur autant que de froid passe dans nos veines. Nous réunissons à la hâte de gros cailloux pour en hausser notre plate-forme—nos fusils couchés dans un cran sont assujettis par une grosse pierre, à côté de nos appelants.

A. N. MONTPETIT.

(A suivre)

On sait que Victor Hugo a été dans sa jeunesse le poète de la monarchie et de la religion. On ne peut se lasser de lire les beaux vers que lui inspirèrent la mort de l'infortuné Louis XVII, la naissance du duc de Bordeaux (comte de Chambord) ; l'assassinat du duc de Berry, etc. Plus tard il chanta le génie et les exploits de Napoléon Ier dans plusieurs pièces fameuses entr'autres la suivante :

LUI

J'étais géant alors et haut de cent coudées.

BONAPARTE.

Toujours lui ! lui partout !—Ou brûlante ou glacée,  
Son image sans cesse ébranle ma pensée ;  
Il verse à mon esprit le souffle créateur ;  
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles  
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,  
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides ;  
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;  
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;  
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles  
Que des rêves d'empire emplissaient de mer-  
Pâle sous ses longs cheveux noirs ; [veilles,

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,  
Gouvernant un combat du haut de la colline,  
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,  
Faisant un signe aux canots qui vomissent les flammes,  
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,  
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux !

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on  
[tourmente,  
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fer-  
[mente,  
En proie aux gèlères vils comme un vil criminel,  
Vaincu, chauve, courbant son front noir de  
[nuages,  
Promenant sur un roc où passent les orages  
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand là surtout ! quand puissante  
Des porte-clefs anglais misérable risée, [brisée,  
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,  
Tient au bruit de ses pas deux mondes en ha-  
[leine,  
Et, mourant de l'exil, gêné dans Saint-Hélène,  
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir  
[Dieu même,  
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !  
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,  
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,  
Et, prenant pour lincoln son manteau militaire,  
Du lit de camp passe au cercueil !

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,  
646, rue Ste-Catherine, Montréal.

## UNE VOIX FRATERNELLE

La réputation de nos écrivains, qui font parler d'eux en Europe, devait tout naturellement trouver un écho sur les bords du Mississipi, dans cette belle Louisiane peuplée par nos frères, et qui fut longtemps la sœur jumelle du Canada.

Nous extrayons ce qui suit d'un long et remarquable article publié dans le *Louisianais*, journal dont M. J. Gentil est le principal rédacteur :

Mais, à propos du Canada, savez-vous que le pays de Québec et de Montréal fait parler de lui depuis quelque temps, et d'une façon avantageuse. Il est sorti de son obscurité relative pour entrer dans la grande lumière du monde et des merveilles. Il est devenu une part importante de la civilisation et du mouvement. La France s'en occupe, les Etats-Unis s'en occupent, et l'esprit humain s'en occupe. Il intéresse comme un continent nouvellement découvert...

Mais qui donc, sans cause apparente ou éclatante, en dehors de tout bruit révolutionnaire ou militaire, a pu attirer les regards et l'attention des hommes vers le pauvre Canada des glaces, des neiges et d'un rigoureux hiver de six mois ?

Un simple particulier, un homme comme vous, comme nous, comme tous, c'est-à-dire sans titres, sans fortune, sans aïeux illustres, et qui passe à pied dans la rue.

Mais ce simple particulier, inconnu hier, que le métier d'avocat n'avait point enrichi, qu'un siège au parlement canadien n'avait point illustré, qui vivait dans l'obscurité d'un labeur quotidien, avait, heureusement pour lui et le Canada, disons même heureusement pour le monde, un peu de cette grande et de cette immortelle chose qu'on nomme le génie.

C'est de Louis Fréchet que nous parlons.

Un poète, un rien, un de ces hommes qui regardent en l'air, comme disent quelquefois les honnêtes bourgeois !

Mais nous devrions connaître Louis Fréchet par ici.

Car ce Canadien, un peu notre parent, puisque la Louisiane et le Canada se donnent la main dans l'aube glorieuse de l'histoire, a foulé, croyons-nous, ce sol où poussent les cannes, où mûrissent les oranges, où les bananiers frissonnent aux brises voluptueuses du Golfe, où les femmes, toute belles, toutes suaves et toutes parfumées, ont l'adorable poésie de la grâce, de l'amour et du rayonnement.

Car l'hiver n'a point de givres pour elles et l'oranger, au printemps, laisse tomber ses fleurs et ses étoiles sur leurs têtes aux noirs cheveux et sur leurs épaules aux blancheurs de neige.

Mais si la Louisiane est riche de la poésie de ses femmes, de ses fleurs, de ses plantes, de sa nature, de son climat et de son soleil, la Louisiane est véritablement pauvre et peu poétique du côté des hommes.

Le Louisianais cultive la canne, le coton, le maïs, le riz, les pommes de terre et le tabac, mais pas les lettres.

Il est bien vrai qu'il aime un peu la musique, surtout à la Nouvelle-Orléans ; mais ce n'est que par caprice, et il se doit aux absorbantes préoccupations du travail, du commerce, de l'échange et de la prose.

Il n'est donc pas étonnant que Louis Fréchet, inaperçu et inconnu, ait passé parmi nous.

C'était un de ces hommes qui regardent en l'air et qui parlent peu.

C'est la France, du reste, qui a découvert le poète du Canada, le poète des fleurs étranges et boréales—réparant ainsi des oublis peut être bien coupables à l'endroit de ceux qui n'ont jamais cessé de penser et surtout d'aimer avec elle.

Car la France, dans les innombrables préoccupations de ce siècle, a trop oublié qu'elle avait des enfants au-delà des mers, sur des terres maintenant étrangères, sous des pavillons qui ne sont plus le sien, mais qui n'ont oublié, eux, ni la langue de la mère, ni la foi de l'aïeul, ni la grandeur de l'origine.

Et le Canada de Montcalm a été particulièrement pieux aux souvenirs du passé. Il a gardé, vivante et grande, sainte et

sacrée, la mémoire de la première et de la vraie patrie. Son cœur ne s'est ni amoindri ni refroidi pour la France, et cette France du lointain, dont on s'entretient au foyer, qui rayonne là-bas, et dont le monde entier dit le nom, est restée une religion et une véritable patrie pour les enfants du Canada si injustement oublié. Le temps, si profanateur cependant, qui brise tout et emporte tout, n'a ni brisé ni emporté l'amour et le culte de ces hommes. L'amour est toujours là. Il fait partie de la vie présente, et la mère canadienne qui n'a jamais vu d'autre clocher que celui de son village, un clocher blanc de neige pendant six mois de l'année, entretient cet amour et cette piété dans le cœur de ses enfants. Aussi l'avenir, tout en ayant ses changements et ses vicissitudes, ses révolutions et ses évolutions dans la vie américaine, ne sera-t-il jamais le renoncement à la France et son reniement.

La France, à vrai dire, plus à elle-même, plus à son cœur, plus rayonnante aussi dans la liberté de sa pensée et la fraternité de son amour, saura réparer les oublis ou les ingratitude de la royauté.

La France d'aujourd'hui n'est plus la France de Louis XV.

C'est l'Institut de France, disons-nous, qui a découvert le poète inconnu des éclatantes fleurs boréales, et qui l'a couronné comme l'un de ses fils aimés et glorieux.

Et la couronne était due.

Louis Fréchet est un poète, un vrai poète, l'un de ceux dont le verbe éclate dans l'ampleur, dans la sonorité et pardessus la tête des hommes. Sa langue a le souffle des larges horizons et la clarté des aurores splendides et boréales. Quand elle murmure au printemps, alors que le soleil fond les neiges du Canada, lorsque la terre verdit et sourit, cette langue a les douces harmonies du renouveau, les tendresses de la nature éveillée et les poésies qui chantent dans les branches, dans les feuilles et dans les fleurs. C'est la langue de tous les rythmes. Aucune note ne lui échappe, ni celle qui est forte ni celle qui est faible, ni celle qui souffle avec les ouragans et les frimas, ni celle qui passe comme un rêve ou comme un soupir à travers les roses émues aux premières caresses du printemps. La gamme est entière et complète. Le poète la monte et la descend avec une facilité prodigieuse. Et comme il est véritablement poète, c'est-à-dire l'homme des choses vues, des choses senties et des choses admirées, la vérité est toujours là, la mélodie ne manque jamais et l'image douce toujours sa clarté et sa couronne. Lamartine ne chantait pas mieux et ne rythmait pas plus mélodieusement.

La langue de Fréchet est une belle langue.

L'Institut ne s'est point trompé.

La France, du reste, après avoir passé par le silence malsain de l'empire ou les idiotes chansons de ce misérable empire, n'avait plus qu'une voix solitaire, une voix décourageante par sa grandeur et sa solennité prophétique, celle du beau vieillard que la postérité mettra au premier rang des grands poètes de l'humanité—Victor Hugo.

Oui, Fréchet est un poète, un véritable poète...

C'est un poète par l'élévation des idées, la noblesse des sentiments et l'éclat de la parole.

Et il croit.

Car il n'y a point de poésie sans croyance et sans foi. Ceux qui nient, ceux qui n'ont ni amour ni idéal, ceux qui ne sentent point battre leur cœur dans les grandes émotions de la vie, ceux pour qui la foi est une lettre morte et l'espérance une fleur des tombes abandonnées et vides, ne sont ni chanteurs, ni poètes, ni artistes. Il faut simer pour être vivant, pour être éloquent et pour être bon. Il faut espérer pour être radieux. Et qu'est donc l'espérance, sinon le merveilleux rêve de l'infini ?

Oui, Fréchet croit.

Il croit à ce qui est beau, à ce qui est grand et à ce qui rayonne.

Il croit de tout son cœur d'homme et d'artiste, de toute son âme de poète et d'élus

Il croit parce qu'il aime, et parce que l'amour, quel que soit l'autel où va cet amour, la femme, la mère, l'enfant, la patrie ou la liberté, est la seule bonne chose qui vaille notre admiration, notre enthousiasme et notre héroïsme...

Fréchet croit à la France qu'il aime avec toute l'admirable piété d'un fils et tout le respect d'un âme qui a senti passer sur elle le souffle de la sainte et glorieuse patrie.

C'est pour cela que nous aimons Fréchet.

## CHOSSES ET AUTRES

—Les travaux pour le recensement du Canada commenceront le 4 avril prochain.

—La princesse Amazulu, fille de Cetewayo, roi des Zoulous, est à New-York.

—On annonce qu'il a été décidé d'ériger un monument à l'endroit où le czar a été assassiné.

—M. de Lesseps se rendra à Panama dans le courant du mois de juin pour y prendre la conduite des travaux du canal.

—On assure que la mine de fer de Saint-Jérôme sera exploitée ce printemps par le propriétaire, M. King.

—Le Pape a publié une lettre encyclique fixant le jubilé du 15 mars au 1er novembre pour l'Europe, et jusqu'à la fin de l'année pour le reste de l'univers.

—Il y a quelque temps, un cultivateur de la paroisse de St-David, a découvert dans le bois, en coupant un arbre, une ruche de laquelle il a retiré près de 30 livres de miel.

—Le *World*, de Londres, est d'opinion que la guerre entre la Turquie et la Grèce est inévitable. L'avènement du nouveau czar a accru encore les difficultés.

—M. James Sheridan, de Montréal, a obtenu le contrat pour la construction d'un phare à Lavaltrie. Il doit commencer les travaux immédiatement.

—Le czar de Russie a donné avis à l'empereur Guillaume qu'il n'y aurait aucun changement dans la politique de la Russie à l'égard de l'Allemagne.

—Il est constaté que la récolte de blé au Canada a été entièrement exportée, et qu'il en reste à peine assez pour les besoins de la consommation. Il est de fait qu'elle n'a pas été aussi abondante qu'on l'avait d'abord cru.

—Il a été produit dans une semaine, à Fall-River, 150,000 pièces d'indiennes frappées ; le nombre de pièces vendues s'est élevé à 81,000 ; le nombre de pièces en disponibilité est de 440,000.

—Il se fait dans tous les environs de la ville des Trois-Rivières plus de sucre d'érable qu'on a jamais vu par le passé. C'est une bonne fortune au sujet de laquelle nos cultivateurs se réjouissent beaucoup, car ils ont un vieux proverbe qui dit : "Beaucoup de sucre, bonne récolte."

—Les Polonais ont été tellement maltraités par l'ancien czar, qu'ils ont menacé les députés polonais du Reichstag autrichien de leur retirer leur mandat s'ils exprimaient des sentiments de condoléance à la famille impériale de Russie.

—Une bonne partie des Hollandais actuels du Cap, les soi-disant "Boers," notamment leur général en chef actuel Joubert, descendant de Français qui, après la révocation de l'Édit de Nantes, se réfugièrent en Néerlande et s'y embarquèrent pour le Cap.

—Parler de tonnerre à pareille saison peut paraître un peu étrange, dit le *Nouvelliste*, de Québec. Pourtant, il faut bien en dire quelque chose, puisqu'il s'est fait entendre. En effet, la foudre a fait explosion, il y a quelques jours, à St-Pierre de la rivière du Sud, et on nous apprend qu'une femme est morte de peur, saisie par l'éclat d'un éclair.

—Les habitants de l'aprairie verront bientôt surgir, en leur village, une jolie chapelle. Cette chapelle devra coûter au moins \$4,000. C'est un legs que le Révérend Père Rouisse fait aux Sœurs de la Providence. Outre ces \$4,000, le révérend Père donne encore \$2,000. Les Sœurs de la Providence devront, en retour, donner au révérend Père l'hospitalité *in sempiternum*.

—Les officiers de l'Institut-Canadien de Boston sont :

Dr J. A. Wolcott, président ;  
Alfred Chenet, vice-président ;  
O. W. Bédard, secrétaire archiviste ;  
D. Bilodeau, assistant, sec.-arch. ;  
C. A. Dumas, trésorier ;  
J. P. Vallée, secrétaire-financier ;  
W. Filiatrault, secrétaire-correspondant ;  
P. Charbonneau, bibliothécaire ;  
T. D. Monat, assistant-bibliothécaire.

Sont adjoints au comité de régie : MM. E. Lacroix, H. Archambault et A. Duhamel. Les membres de l'Institut recevront avec reconnaissance les journaux et les livres qu'on voudra bien leur envoyer. Ils méritent qu'on les aide à accomplir leur œuvre patriotique.

## DES PRÊTRES CANADIENS POUR LES CANADIENS

On lit dans un journal canadiens-français publié aux États-Unis :

L'expérience de tous les jours démontre que les Canadiens émigrés aux États-Unis veulent demeurer ce qu'ils étaient au pays : Français par le langage et catholique sincères.

Pendant des années, la population émigrée a été privée de prêtres canadiens, et a dû se contenter de l'hospitalité qu'on leur donnait dans les églises irlandaises catholiques. Malgré tout cela, la famille canadienne des États-Unis est demeurée française de cœur, et en général, notre langue s'est conservée pure, si nous prenons en considération les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous sommes trouvés.

La convention d'Albany a compris toute l'importance qu'il y avait pour les Canadiens d'avoir des prêtres de leur nationalité, et elle n'a pas hésité à adopter la résolution suivante qui se recommande d'elle-même : "Résolu, que cette convention reconnaît et voit la nécessité pour tous centres canadiens-français d'avoir pour les desservir un prêtre de même nationalité, et qu'elle apprend avec reconnaissance les bonnes intentions exprimées à la grande convention de Québec, par NN. SS. les évêques du Canada, toujours disposés à donner aux évêques des États-Unis des pasteurs selon leurs désirs."

En effet, il n'y a que les prêtres canadiens qui puissent connaître les besoins de notre population.

Nous ne devons pas craindre de faire quelques petits sacrifices, quand il s'agit de sauvegarder nos intérêts religieux et nationaux.

Nos prêtres, eux, ne reculent devant aucun sacrifice quand il s'agit du salut de nos âmes, et notre devoir est de les seconder dans leur mission divine.

Compatriotes, ayons des prêtres canadiens pour les Canadiens, conservons notre caractère national, en conservant notre caractère religieux. Rappelons-nous qu'en laissant le Canada, nous étions Français et catholiques, et ne reculons devant rien pour demeurer ce que nous avons toujours été.

**Un conseil.**—Le mal de tête, résultant presque toujours de la digestion pénible des aliments et du manque d'exercice, on dit que la recette suivante est infaillible pour se préserver d'un mal aussi fatigant.

Aux premiers symptômes, prendre une cuillerée ordinaire de jus de citron pur, un quart d'heure avant les repas et la même dose le soir, avant de se mettre au lit. Continuer ce traitement jusqu'à ce que le mal soit disparu.

Plusieurs trouveront peut être le remède trop simple et ne voudront pas en faire l'essai. Cependant, on assure que les maux de tête les plus violents ont été guéris par ce moyen.

## AVIS

Notre agent M. Aymong visite en ce moment Ottawa et les paroisses sur le chemin de fer Q. M. O. et O. entre Ottawa et Hochelaga, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement.

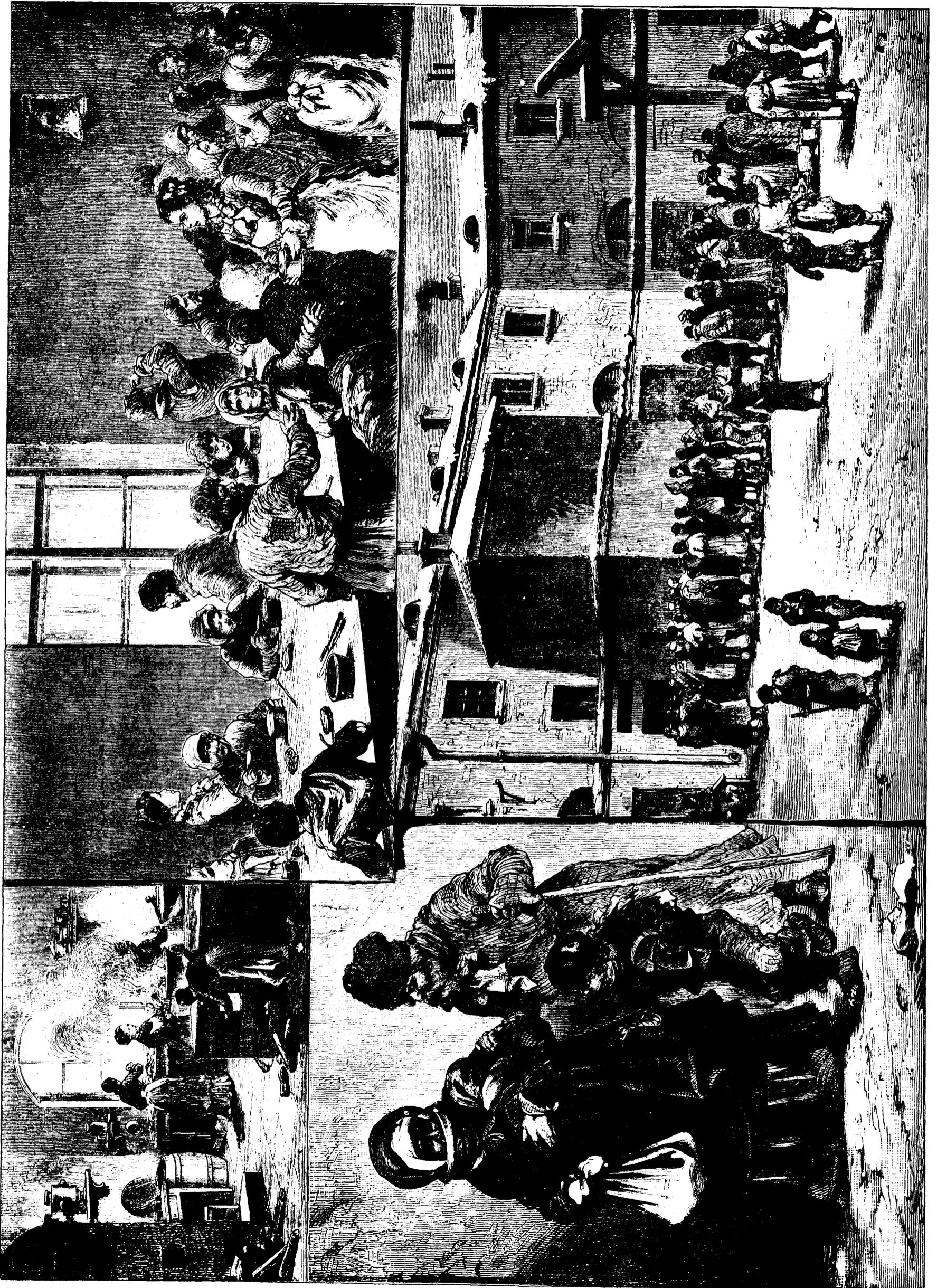
Mot d'enfant terrible.  
La mère.—Allons mon enfant, il faut rentrer le gamin.—Pourquoi, maman ?  
—La mère.—Le temps menace de tourner à l'orage.

Le gamin.—Oh ! maman, alors nous pouvons être tranquilles. Papa menace toujours de me donner une tape et il n'en fait jamais rien.

Au jardin des Tuileries :  
Un monsieur.—En vérité, madame, vous avez là un bien joli enfant.  
La dame.—Ce cher petit, il est si bon, si doux ! C'est la crème des enfants.  
L'enfant (à part).—C'est peut-être pour cela que je suis tant fouetté.



LES AMUSEMENTS D'HIVER À HALIFAX



CUISINE DES PAUVRES DANS LE PALAIS DE LA PRINCESSE ROYALE A SAINT-PETERSBOURG

# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE VII

### UN CAMPMENT SUR LES BORDS DE LA COANZA

L'aspect du pays, depuis que l'inondation avait fait un lac de cette plaine où s'élevait le village des termites, était entièrement changé. Une vingtaine de fourmières émergeaient par leur cône et formaient les seuls points saillants sur cette large cuvette.

C'était la Coanza qui avait débordé pendant la nuit, sous les eaux de ses affluents, grossis par l'orage.

Cette Coanza, un des fleuves de l'Angola, se jette dans l'océan Atlantique, à cent milles du point où s'était échoué le *Pilgrim*. C'est ce fleuve que le lieutenant Cameron devait traverser quelques années plus tard, avant d'atteindre Benguela. La Coanza est destinée à devenir le véhicule du transit intérieur de cette portion de la colonie portugaise. Déjà des steamers remontent son bas cours, et dix ans ne s'écouleront pas sans qu'ils desservent son lit supérieur. Dick Sand avait donc sagement agi en cherchant vers le nord quelque rivière navigable. La rivulète qu'il avait suivie venait se jeter dans la Coanza même. N'eût été cette attaque soudaine, contre laquelle rien n'avait pu la mettre en garde, il l'aurait trouvée un mille plus loin ; ses compagnons et lui se seraient embarqués sur un radeau facile à construire, et ils auraient eu grande chance de descendre la Coanza jusqu'aux bourgades portugaises où les steamers font escale. Là, leur salut eût été assuré.

Il ne devait pas en être ainsi. Le campement, aperçu par Dick Sand, était établi sur une hauteur voisine de cette fourmière, dans laquelle la fatalité l'avait jeté comme dans un piège. Au sommet de cette hauteur se dressait un énorme figier sycamore, qui eût aisément abrité cinq cents hommes sous son immense ramure. Qui n'a pas vu ces arbres géants de l'Afrique centrale ne saurait s'en faire une idée. Leurs branches forment une forêt, et l'on pourrait s'y perdre. Plus loin de gros banians, de ceux dont les graines ne se transforment pas en fruits, complétaient le cadre de ce vaste paysage.

C'était sous l'abri du sycamore que, cachée comme en un mystérieux asile, toute une caravane, celle dont Harris avait annoncé l'arrivée à Negoro, venait de faire halte. Ce nombreux convoi d'indigènes, attachés à leurs villages par les agents du traitant Alvez, se dirigeait vers le marché de Kazondé. De là, les esclaves, suivant les besoins, seraient envoyés ou dans les baracons du littoral ouest, ou à N'yangwé, vers la région des grands lacs, pour être distribués soit vers la Haute-Egypte, soit vers les factoreries du Zanzibar.

Aussitôt leur arrivée au campement, Dick Sand et ses compagnons avaient été traités en esclaves. Au vieux Tom, à son fils, à Austin, à Actéon, à la pauvre Nan, noirs d'origine, bien qu'ils n'appartinsent pas à la race africaine, on réserva le traitement des captifs indigènes. Après qu'ils eurent été désarmés, malgré la plus vive résistance, ils furent maintenus à la gorge, deux par deux, au moyen d'une perche longue de six à sept pieds, bifurquée à chaque bout et fermée par une tige de fer. De cette façon, ils étaient forcés de marcher en ligne, l'un derrière l'autre, sans pouvoir s'écarter ni à droite ni à gauche. Par surcroît de précaution, une lourde chaîne les rattachait par la ceinture. Ils avaient donc les bras libres pour porter des fardeaux, les pieds libres pour marcher, mais ils n'auraient pu en faire usage pour fuir. C'est ainsi qu'ils allaient franchir des centaines de milles, sous les coups de fouet d'un havildar ! Etendus à l'écart, accablés par la réaction qui avait suivi les premiers instants de leur lutte contre les nègres, ils ne faisaient plus un mouvement ! Que n'avaient-ils pu suivre Hercule dans sa fuite ! Et pourtant, que pouvait-on espérer pour le fugitif ? Tout vigoureux qu'il était, que deviendrait-il, dans cette inhospitalière contrée, où la faim, l'isolement, les bêtes fauves, les indigènes, tout était contre lui ? N'en viendrait-il pas bientôt à regretter le sort de ses compagnons ? Et ceux-ci, cependant, n'avaient aucune pitié à attendre de la part des chefs de la caravane. Arabes ou Portugais, parlant une langue qu'ils ne pouvaient comprendre, et qui n'entraînait en communication avec eux que par des regards et des gestes menaçants.

Dick Sand, lui, n'était pas accablé à quelque autre esclave. C'était un blanc, on n'avait pas osé sans doute lui infliger le traitement commun. Désarmé, il avait les pieds et les mains libres, mais un havildar le surveillait spécialement. Il observait le campement, et à chaque instant, il s'attendait à voir paraître Negoro ou Harris... Son attente fut trompée. Nul doute pour lui, cependant, que ces deux misérables n'eussent dirigé l'attaque contre la fourmière.

Aussi, la pensée lui était-elle venue que Mrs. Weldon, le petit Jack et le cousin Bénédicte avaient été entraînés séparément par les ordres

de l'Américain ou du Portugais ; ne les voyant ni l'un ni l'autre, il se disait que les deux complices accompagnaient peut-être bien leurs victimes. Où les conduisait-on ? Qu'en voulait-on faire ? c'était son plus cruel souci. Dick Sand oubliait sa propre situation, pour ne songer qu'à Mrs. Weldon et aux siens.

La caravane, campée sous les gigantesques sycomores, ne comptait pas moins de huit cents personnes, soit cinq cents esclaves des deux sexes, deux cents soldats, porteurs ou maraudeurs, des gardiens, des havildars, des agents ou des chefs.

Ces chefs étaient d'origine arabe et portugaise. On imaginerait difficilement les cruautés que ces êtres inhumains exercent sur leurs captifs. Il les frappent sans relâche, et ceux d'entre eux qui tombent, épuisés, hors d'état d'être vendus, sont achevés à coups de fusil ou de couteau. On les tient ainsi par la terreur ; mais le résultat de ce système, c'est qu'à l'arrivée de la caravane, cinquante pour cent des esclaves manquent au compte du traitant, soit que quelques-uns aient pu s'échapper, soit que les ossements de ceux qui sont morts à la peine jalonnent les longues routes de l'intérieur à la côte.

On le pense bien, les agents d'origine européenne, Portugais pour la plupart, ne sont que des coquins que leur pays a rejetés, des condamnés, des échappés de prison, d'anciens négriers qu'on n'a pu pendre, en un mot le rebut de l'humanité. Tel Negoro, tel Harris, maintenant au service de l'un des plus gros traitants de l'Afrique centrale, José-Antonio Alvez, bien connu des trafiquants de la province, et sur lequel le lieutenant Cameron a donné de curieux renseignements.

Les soldats qui escortent les captifs sont généralement des indigènes à la solde des traitants. Mais ceux-ci n'ont pas le monopole de ces razzias qui leur procurent des esclaves. Les rois nègres se font aussi des guerres atroces et dans le même but ; alors les vaincus adultes, les femmes et les enfants, réduits à l'esclavage, sont vendus par les vainqueurs aux traitants pour quelques yards de calicot, de la poudre, des armes à feu, des perles roses ou rouges, et souvent même, dit Livingstone, aux époques de famine, pour quelques grains de maïs.

Les soldats qui escortaient la caravane du vieux Alvez pouvaient donner une juste idée de ce que sont les armées africaines. C'était un ramassis de bandits nègres, à peine vêtus, qui brandissaient de longs fusils à pierres, garnis à leur canon d'un grand nombre d'anneaux de cuivre. Avec une telle escorte, à laquelle se joignent les maraudeurs qui ne valent pas mieux, les agents ont d'ailleurs souvent fort à faire. On discute leurs ordres, on leur impose les lieux et les heures de halte, on menace de les abandonner, et ils n'est pas rares qu'ils soient forcés de céder aux exigences de cette soldatesque.

Bien que les esclaves, hommes ou femmes, soient généralement assujettis à porter des fardeaux pendant que la caravane est en marche, on compte encore un certain nombre de "porteurs" qui l'accompagnent. On les appelle plus spécialement des "pagazias", et ils se chargent des ballots d'objets précieux, principalement de l'ivoire. Telle est, quelqu'elle, la grosseur des dents d'éléphants, dont quelques-unes pèsent jusqu'à cent soixante livres, qu'il faut deux de ces pagazias pour les porter aux factoreries, d'où cette précieuse marchandise est expédiée sur les marchés de Khartoum, de Zanzibar et de Natal. A l'arrivée, ces pagazias sont payés au prix convenu, qui consiste en un vingtaine d'yards de cotonnade, ou de cette étoffe qui porte le nom de "mékani", un peu de poudre, une poignée de cauris (1), quelques perles, ou même ceux des esclaves qui seraient d'une défaite difficile lorsque le traitant n'a pas d'autre monnaie.

Parmi les cinq cents esclaves que comptait la caravane, on voyait peu d'hommes faits. Cela tient à ce que, la razzia faite et le village incendié, tout indigène au-dessus de quatorze ans est impitoyablement massacré et pendu aux arbres des environs. Seuls, les jeunes adultes des deux sexes et les enfants sont destinés à fournir les marchés. A peine suivit-il, après ces chasses à l'homme, le dixième des vaincus. Ainsi s'explique l'effroyable dépopulation qui change en déserts de vastes territoires de l'Afrique équinoxiale.

Ici, ces enfants et ces adultes étaient à peine vêtus d'un lambeau de cette étoffe d'écorce que produisent certains arbres, et qui est nommée "mbouzon" dans le pays. Aussi, l'état de ce troupeau d'êtres humains, femmes couvertes de plaies dues au fouet des havildars, enfants hâves, amaigris, les pieds saignants, que les mères essayent de porter en surcroît de leurs fardeaux, jeunes gens étroitement rivés à cette fourche plus torturante que la chaîne du bague, est-il ce qu'on peut imaginer de plus lamentable. On, la vue de ces malheureux, à peine vivants, dont la voix n'avait plus de timbre,

(1) Coquilles très communes dans le pays, et qui servent de monnaie.

"squelettes d'ébène," suivant l'expression de Livingstone, eût touché des cœurs de bêtes fauves ; mais tant de misères laissaient insensibles ces Arabes endurcis et ces Portugais qui, à en croire le lieutenant Cameron, sont plus cruels encore (2).

Il va sans dire que, pendant les marches comme pendant les haltes, les prisonniers étaient très-sévèrement gardés. Aussi, Dick Sand comprit-il bientôt qu'il ne fallait pas même tenter de s'enfuir. Mais alors, comment retrouver Mrs. Weldon ? Que son enfant et elle eussent été enlevés par Negoro, ce n'était que trop certain. Le Portugais avait tenu à la séparation de ses compagnons pour des raisons qui échappaient encore au jeune novice ; mais il ne pouvait douter de l'intervention de Negoro, et son cœur se brisait à la pensée des dangers de toutes sortes qui menaçaient Mrs. Weldon.

— Ah ! se disait-il, quand je songe que j'ai tenu ces deux misérables, l'un et l'autre, au bout de mon fusil, et que je ne les ai pas tués !...

Cette pensée était de celles qui revenaient le plus obstinément à l'esprit de Dick Sand. Que de malheurs la mort, la juste mort d'Harris et de Negoro eût évités ! que de misères en moins pour ceux que ces courtiers de chair humaine traitaient maintenant en esclaves !

Toute l'horreur de la situation de Mrs. Weldon, du petit Jack, se représentait aussitôt à Dick Sand. Ni la mère, ni l'enfant ne pouvaient compter sur cousin Bénédicte. Le pauvre homme devait à peine se suffire ! Sans doute, on les entraînait tous trois vers quelque district reculé de la province d'Angola. Mais qui portait l'enfant encore malade ?

— Sa mère, oui ! sa mère ! se répétait Dick Sand. Elle aura retrouvé des forces pour lui ! Elle aura fait ce que font ces malheureuses esclaves ; et elle tombera comme elles ! Ah ! que Dieu me remette en face de ses bourreaux, et je...

Mais il était prisonnier ! Il comptait pour une tête dans le bétail que les havildars poussaient vers l'intérieur de l'Afrique ! Il ne savait même pas si Negoro et Harris dirigeaient eux-mêmes le convoi dont faisaient partie leurs victimes ! Dingo n'était plus là pour dépister le Portugais, pour signaler son approche. Hercule seul pourrait venir en aide à l'infortunée Mrs. Weldon. Mais ce miracle était-il à espérer ?

Dick Sand se raccrochait cependant à cette idée. Il se disait que le vieux noir était libre. De son dévouement, il n'y avait pas à douter ! Tout ce qu'il serait humainement possible de faire, Hercule le ferait dans l'intérêt de Mrs. Weldon. Oui ou bien Hercule tenterait de retrouver leurs traces et de se mettre en communication avec eux, ou, si cette piste lui manquait, il essaierait de se concerter avec lui, Dick Sand, et peut-être de l'enlever, de le délivrer par un coup de force ! Pendant les haltes de nuit, se confondant avec ces prisonniers, noir comme eux, ne pourrait-il tromper la vigilance des soldats, parvenir jusqu'à lui, briser ses liens, l'entraîner dans la forêt, et tous deux, libres alors, que ne feraient-ils pas pour le salut de Mrs. Weldon ! Un cours d'eau leur permettrait de descendre jusqu'au littoral, et Dick Sand reprendrait, avec de nouvelles chances de succès et une plus grande connaissance des difficultés, ce plan si malheureusement empêché par l'attaque des indigènes !

Le jeune novice se laissait aller ainsi à des alternatives de craintes et d'espoir. En somme, il résistait à l'abattement, grâce à son énergique nature, et se tenait prêt à profiter de la moindre chance qui lui serait offerte.

Ce qu'il importait de savoir, avant tout, c'était vers quel marché les agents dirigeaient le convoi d'esclaves. Était-ce vers une des factoreries de l'Angola et serait-ce l'affaire de quelques étapes seulement, ou ce convoi cheminerait-il pendant des centaines de milles encore à travers l'Afrique centrale ? Le principal marché des traitants, c'est celui de N'yangwé, dans le Manyema, sur ce méridien qui divise le continent africain en deux parties presque égales, là où s'étend le pays des grands lacs que Livingstone parcourait alors. Mais il y avait loin du campement de la Coanza à cette bourgade ; des mois de voyage n'y suffiraient pas à l'atteindre.

C'était là une des plus sérieuses préoccupations de Dick Sand, car une fois à N'yangwé, au cas même où Mrs. Weldon, Hercule, les autres noirs et lui seraient parvenus à s'échapper, combien eût été difficile, pour ne pas dire impossible, le retour au littoral, au milieu des dangers d'une si longue route !

Mais Dick eut bientôt raison de penser que le convoi ne tarderait pas à arriver à destination. Bien qu'il ne comprit pas le langage qu'em-

(2) Voici ce que dit Cameron : " Pour obtenir les cinquante femmes dont Alvez se disait propriétaire, dix villages avaient été détruits, dix villages ayant chacun de cent à deux cents âmes : un total de quinze cents habitants ; quelques-uns avaient pu s'échapper ; mais la plupart — presque tous — avaient péri dans les flammes, avaient été tués en défendant leurs familles, ou étaient morts de faim dans la jungle, à moins que les bêtes de proie n'eussent terminé plus promptement leurs souffrances.

... Ces crimes, perpétrés au centre de l'Afrique par des hommes qui se targuent du nom de chrétiens et se qualifient de Portugais, sembleraient incroyables aux habitants des pays civilisés. Il est impossible que le gouvernement de Lisbonne connaisse les atrocités commises par des gens qui portent son drapeau et qui se vantent d'être ses sujets. " — (Tour du Monde. Trad. H. Loreau.)

N. B. Il y a eu en Portugal des protestations très vives contre ces assertions de Cameron.

ployaient les chefs de la caravane, c'est-à-dire tantôt l'arabe, tantôt l'indigène africain, il remarqua que le nom d'un important marché de cette région était souvent prononcé. C'était le nom de Kazondé, et il n'ignorait pas qu'il se faisait là un très-grand commerce d'esclaves. Il fut donc naturellement conduit à croire que là se déciderait le sort des prisonniers, soit au profit du roi de ce district, soit pour le compte de quelque riche traitant du pays. On sait qu'il ne se trompait pas.

Or, Dick Sand, au courant des faits de la géographie moderne, connaissait assez exactement ce que l'on savait de Kazondé. La distance de Saint-Paul de Loanda à cette ville ne dépasse pas quatre cents milles, et par conséquent, deux cent cinquante milles au plus la séparent du campement établi sur le cours de la Coanza. Dick Sand établissait approximativement son calcul, en prenant pour base le parcours fait par la petite troupe sous la conduite d'Harris. Or, dans des circonstances ordinaires, ce trajet ne demandait que dix à douze jours. En doublant ce temps pour les besoins d'une caravane déjà épuisée par une longue route, Dick Sand pouvait estimer à trois semaines la durée du trajet de la Coanza à Kazondé. Ce qu'il croyait savoir, Dick Sand aurait bien voulu en faire part à Tom et à ses compagnons. Etre assurés qu'on ne les entraînait pas au centre de l'Afrique, dans ces funestes contrées dont on ne peut plus espérer sortir, c'eût été une sorte de consolation pour eux. Or, il suffisait de quelques mots jetés en passant pour les instruire de ce qu'ils ignoraient. Ces mots, parviendrait-il à les leur dire ?

Tom et Bat, — un hasard avait réuni le père et le fils, — Actéon et Austin, enfourchés deux à deux, se trouvaient à l'extrémité droite du campement. Un havildar et une douzaine de soldats les surveillaient.

Dick Sand, libre de ses mouvements, résolut de diminuer peu à peu la distance qui le séparait du groupe que ses compagnons formaient à cinquante pas de lui. Il commença donc à manœuvrer dans ce but.

Très probablement, le vieux Tom devina la pensée de Dick Sand. Un mot, prononcé à voix basse, prévint ses compagnons d'être attentifs. Ils ne bougèrent pas, mais ils se tinrent prêts à voir comme à entendre.

Bientôt, Dick Sand eut gagné d'un air indifférent une cinquantaine de pas encore. De l'endroit où il se trouvait alors, il aurait pu crier, de façon à être entendu de Tom, ce nom de Kazondé et lui dire quelle serait la durée probable du trajet. Mais compléter ses renseignements et s'entendre avec eux sur la conduite à tenir pendant le voyage, eût mieux valu encore. Il continua donc de se rapprocher d'eux. Déjà son cœur battait d'une pérance ; il n'était plus qu'à quelques pas du but désiré, lorsque l'havildar, comme s'il eût pénétré tout à coup son intention, se précipita sur lui. Aux cris de ce forcené, dix soldats accoururent, et Dick Sand fut brutalement ramené en arrière, pendant que Tom et les siens étaient entraînés à l'autre extrémité du campement.

Dick Sand exaspéré s'était jeté sur l'havildar ; il était parvenu à briser dans ses mains son fusil qu'il avait presque réussi à lui arracher ; mais sept ou huit soldats l'assailirent à la fois, et force lui fut de lâcher prise. Furieux, ils l'eussent massacré, si un des chefs de la caravane, un Arabe de grande taille, à physiologie farouche, ne fût intervenu. Cet Arabe était le chef Ibn Hamis dont Harris avait parlé. Il prononça quelques mots que Dick Sand ne put comprendre, et les soldats, obligés de lâcher leur proie, s'éloignèrent.

Il était donc bien évident, d'une part, qu'il y avait défense formelle de laisser le jeune novice communiquer avec ses compagnons, et de l'autre, qu'on avait recommandé qu'il ne fût pas attentif à sa vie. Qui pouvait avoir donné de tels ordres, si ce n'était Harris ou Negoro ?

En ce moment, — il était neuf heures du matin, 19 avril, — les sons rauques d'une corne de "coulou" éclataient, et le tambour se fit entendre. La halte allait prendre fin.

Tous, chefs, soldats, porteurs, esclaves, furent aussitôt sur pied. Les ballots chargés, plusieurs groupes de captifs se formèrent sous la conduite d'un havildar qui déploya une bannière à couleurs vives.

LE SIGNAL DU DÉPART FUT DONNÉ. Des chants s'élevèrent alors dans l'air, mais c'étaient les vaincus, non les vainqueurs, qui chantaient ainsi.

Et voici ce qu'ils disaient dans ces chants, menace empreinte d'une foi naïve des esclaves contre leurs oppresseurs, contre leurs bourreaux :

" Vous m'avez renvoyé à la côte, mais, quand je serai mort, je n'aurai plus de joug, et je reviendrai vous tuer ! "

(La suite au prochain numéro.)

PROGRES. — Depuis quelques années la rue Ste Catherine a pris des proportions telles, que les autres rues commerciales semblent devoir tôt ou tard lui céder le pas pour le commerce de nouveautés. Un nouveau magasin doit bientôt être ouvert par deux jeunes gens bien connus dans le commerce sur la rue Ste Catherine. M. J. A. Gravel, commis chez M. A. Pilon et Cie., et M. Alex Thibault, commis chez M. M. Duval Frères, ont formé une société sous la raison sociale de Gravel et Thibault et doivent bientôt ouvrir un magasin de nouveautés au N. 587, rue Ste-Catherine (entre les rues Amherst et Wolfe) avec un assortiment choisi des marchandises les plus nouvelles et du dernier goût. M. Gravel et Thibault ont acheté leur stock à des conditions très avantageuses et sont par conséquent en mesure de vendre dans des conditions exceptionnelles de bon marché, aussi nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs de leur faire une visite pour leurs emplettes de printemps.

## FAITS DIVERS

**LE PARFUM DES FLEURS.**—On rapporte d'Espagne que deux grandes dames ont failli être suffoquées par le parfum des fleurs. Elles revenaient d'une soirée dans une voiture fermée, et les fleurs dont elles étaient parées étaient en si grande profusion, qu'elles perdirent connaissance. Ce ne fut qu'à l'ouverture de la portière qu'elles reprirent leurs sens. Ainsi, faites attention à une trop grande quantité de fleurs dans un petit appartement.

—Dans une certaine tribu d'Indous, quand une femme n'est pas contente de son mari, elle fait son paquet, annonce publiquement sa séparation et peut alors se remarier.

Nous espérons que cette information n'aura pas pour effet d'engager un trop grand nombre de lectrices à aller demeurer dans un pays où les femmes sont si bien traitées. Elles se contenteront de regretter de n'y être pas nées.

**NOUVEAUX FRÈRES SIAMOIS.**—Les journaux de Vienne (Autriche) donnent de curieux détails sur les jumeaux de Locano, nouveaux frères siamois.

Ce sont de jolis enfants de trois ans, forts et bien portants.

L'un d'eux, qui fait ses dents, pleurnichait de temps à autre, tandis que son frère était gai comme pinçon.

Les jumeaux sont deux depuis la tête jusqu'au bassin. Ils ne font ensuite plus qu'un jusqu'aux pieds.

Les deux bras intérieurs se gênent fort, ce qui amène souvent des conflits entre les deux bambins.

Il est parfaitement certain que l'envie de manger ou de boire ne se manifeste pas chez les deux en même temps.

Une particularité curieuse, c'est que chacun des pieds n'appartient qu'à l'un des deux jumeaux. Si l'on pince le pied gauche, c'est le jumeau de gauche qui crie, tandis que l'autre ne ressent pas la moindre douleur. L'inverse se produit quand on pince le pied droit.

—Un voleur se mariait, il y a quelques jours, dans l'Indiana, et promettait bien devant Dieu et devant les hommes de ne plus jamais voler.

Mais hélas! l'homme est faible. Etant en tour de noce, il arriva dans une ville où il eut la plus belle chance qui lui eût jamais été offerte de voler. Il s'agissait d'une mule.

La tentation fut terrible et combat qui se livra dans son âme fut violent. S'il se décidait à enlever la mule, il lui fallait quitter sa femme. S'il gardait sa femme il perdait la mule.

Mais ses instincts voleur, l'emportèrent sur tous les sentiments et les raisonnements; il préféra la mule à la femme, et partit avec la première, laissant la dernière à l'hôtel.

**LE TRAVAIL.**—Plusieurs personnes croient qu'un travail rude fait tort à la santé et pensent ménager beaucoup leurs enfants en leur exemptant le labour. Voici ce que nous lisons à ce propos dans un journal d'agriculture.

Une femme vient d'obtenir, en Angleterre, le premier prix pour les fermes les mieux tenues. Elle peut être assurément la digne émule de Madame Sawin, du Kansas, qui est propriétaire de 360 arpents de terre. Cette dernière a labouré et ensemencé en blé dix arpents outre vingt autres arpents en menus grains, sans compter la culture du blé d'inde. Cette femme ne jouissait pas d'une forte constitution; au contraire, on rapporte que quand elle a commencé à labourer elle était si faible, qu'elle tenait sur sa charrue une petite chaise et se reposait un instant à chaque deuxième sillon qu'elle traçait avec sa charrue. Elle est devenue si forte, malgré ce lourd travail, que le dernier ouvrage qu'elle a entrepris a été de labourer dix arpents de terre pour un éleveur de moutons qui réside dans son voisinage, et qui devait la payer avec le produit de ses moutons.

**UNE RÉSURRECTION.**—Les journaux de Bicharest racontent un cas étonnant de résurrection.

Une jeune fille venait de mourir de la petite vérole. D'après les règlements de la police en temps d'épidémie, la jeune fille dut être aussitôt enterrée.

Comme elle avait été promise en mariage avant sa maladie, on lui mit ses bijoux de fiancée avant de l'enfermer dans la bière.

Ces bijoux avaient probablement éveillé la convoitise de plusieurs assistants, car, la nuit venue, trois d'entre eux se rendirent au cimetière où elle était enterrée, et n'eurent pas de peine à ouvrir la tombe fraîchement remuée.

Après avoir décliné la bière, la première chose qu'ils firent fut d'enlever à la défunte un collier en or; mais un des trois malfaiteurs ayant laissé retomber la tête de la morte, qu'il fallait soulever pour dégager la parure, ses camarades le traitèrent de peureux.

Piqué dans son amour-propre, il veut faire le fanfaron et donne un soufflet au cadavre.

Ce soufflet eut l'effet d'un ressort. Le corps se redressa, les yeux de la morte fixèrent les voleurs, tandis qu'elle leur dit :

—Je vous prie, ne me tuez pas. A ces mots, les malfaiteurs, pris d'une frayeur folle, s'enfuirent à toutes jambes; la pauvre résuscitée, au contraire, fait tous ses efforts pour

sortir de sa tombe, et y parvient, puis elle se traîne péniblement chez le curé du village.

Celui-ci est effrayé tout d'abord de cette apparition, il se rassure néanmoins, écoute le récit de celle qu'il venait d'enterrer, et va prévenir les parents avec tous les ménagements nécessaires.

La joie de ces derniers fut telle que, au lieu de faire poursuivre les trois sacrilèges, ils les recherchèrent dès lors pour leur faire cadeau de tous les bijoux de la fincée en remerciement de l'avoir, bien qu'involontairement, rappelée à la vie.

**CHUTE FATALE.**—Un jeune enfant âgé de trois ans, fils de M. Leblanc, employé à la corporation, a perdu la vie dans des circonstances bien pénibles. Il était à jouer dans la maison lorsqu'il perdit pied dans une ouverture pratiquée dans le plancher et fut précipité à l'étage inférieur où il se frappa la tête sur un poêle s'infligeant des blessures assez graves pour causer sa mort.

**MARI ATTRAPÉ.**—Il n'y a pas très-longtemps, un mari, tracassier de sa nature, reçut une bonne leçon. Il prenait plaisir à tourmenter sa femme à tout propos et un soir pendant les froids de décembre, sa victime étant allée faire la veillée chez sa voisine, il se coucha de bonne heure et refusa de la laisser entrer en disant qu'il ne la connaissait pas, que ce ne pouvait être sa femme, car elle ne rentrait pas si tard. La malheureuse grelottant de froid menaça d'appeler le voyer et l'inhumain lui répondit :

Vas-y, si ça te plaît.

Alors elle prit une grosse buche, la laissa tomber dans le puits et revint précipitamment se cacher près de la porte. En entendant ce bruit, le mari crut que sa femme se noyait et sans prendre le temps de passer son indispensable, courut dehors dans son léger costume de nuit. On devine le reste : Madame entra, ferma la porte et ce fut au tour du mari de supplier pour entrer. Le froid était vif, le pauvre diable dut geler pendant un quart d'heure avant qu'elle lui ouvrit et il regagna tout penaud ses chaudes couvertures.

**AUX DAMES.**—Conformément à la promesse que nous fîmes, il y a trois semaines, nous donnons avis que nous venons de recevoir 12 caisses de superbes étoffes à robes, couleurs et patrons nouveaux, que nous offrons à 12½, 15, 17, 20 et 25 cents la verge. Ces étoffes à robes seraient certainement encore à bon marché à 5cts de plus par verge, mais pour des raisons que nous donnons dans une lettre maintenant en circulation, nous pourrions et nous voulons les vendre aux prix indiqués plus haut. Nous invitons respectueusement les dames à venir faire leur choix à même les marchandises superbes et toutes fraîches. Dupuis Frères, 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

## RUSSIE

La cérémonie de la translation des restes de l'empereur Alexandre, au palais d'hiver à la cathédrale de saints Pierre et Paul, dans la "forteresse sombre" a eu lieu la semaine dernière et a été d'une grandeur et d'une solennité inouïes.

Longtemps avant l'heure fixée pour la défilé du cortège, la foule encombrait les rues. A midi le canon donnait le signal du départ et toutes les cloches de la ville se mettaient en branle.

La tête du cortège était occupée par quelques régiments derrière lesquels venaient les porte étendards. Les chevaux des écuries impériales, sellés comme pour la bataille, suivaient immédiatement conduits par des valets de pied.

Les députations des différentes provinces de la Russie, formaient à elles seules une grande partie du cortège. Quelque chose qui a particulièrement attiré l'attention, ce sont les officiers de la maison impériale portant sur des cousins de velours les décorations, les médailles et les insignes des ordres de chevalerie décernés à Alexandre II par les différents souverains d'Europe. Ils formaient à eux seuls une longue suite. Suivaient d'autres officiers portant également sur des cousins les couronnes des royaumes de Georgie, Jaurus, Sibérie, Pologne, Astrakan et Kosan, le globe, le sceptre et la couronne impériale.

Le char funèbre était en outre précédé de toutes les autorités ecclésiastiques. Il était monté sur des roues et traîné par huit chevaux drapés de noir. Il était fait tout entier d'ébène et d'argent. Les roues étaient de ce métal. A chacun des angles du catafalque se tenait un aide de camp. Le cercueil était recouvert d'un dais en or

d'une richesse éblouissante. Les porteurs du poêle comprenaient seize officiers généraux.

Immédiatement en arrière du char funèbre venait à pied Alexandre III, le nouveau Czar de toutes les Russies. Il portait le costume de général, et avait pour tout insigne le cordon de Saint-André. Immédiatement en arrière de lui venait le premier officier de la maison de l'empereur, le ministre de la guerre, le grand duc et les princes tant de Russie que de l'étranger.

Le cortège a mis deux heures et demie à défilé.

Un correspondant de l'*Intransigeant* dit que Rossakoff a été mis sans pitié à la torture, en présence du général Loris Melikoff. Il a été soumis à l'effet de puissantes batteries électriques, pour être amené à répondre aux questions qui lui seraient faites. Les dépêches ne disent pas s'il a répondu.

Les journaux rapportent qu'on a opéré de nombreuses arrestations ces jours derniers. Au domicile d'un individu arrêté par la police on a trouvé 700,000 roubles. Un homme sur lequel on a trouvé des armes, du poison et 10,000 roubles a été arrêté le soir. On a découvert, paraît-il, deux magasins dont lesquels était emmagasinée de la dynamite.

Dimanche la police a découvert un important rendez-vous de révolutionnaires dans un bureau de tabac de l'île Vasili Ostroff.

Un conseil de régence a été nommé, dans le cas où le nouveau Czar serait, lui aussi, victime des assassins. Il se compose de l'impératrice et des grands ducs Vladimir et Nicolas.

La presse russe demande que les gouvernements s'entendent entre eux pour chasser les réfugiés révolutionnaires qui, à l'abri des traités d'extradition, complotent les plus horribles crimes. Elle se plaint surtout de la Suisse, où se trouvent le plus grand nombre des chefs nihilistes. Depuis plusieurs années, Genève sert de rendez-vous à tout ce que l'Europe possède de plus radical.

## ANGLETERRE

La paix est définitivement conclue entre les Boers et les Anglais. Les Boers s'engagent à reconnaître la souveraineté de l'Angleterre; en retour, cette dernière leur accorde un gouvernement responsable. Les deux Chambres du parlement anglais ont confirmé cet arrangement.

Les Irlandais n'ont-ils pas le droit d'espérer qu'en continuant à faire de l'agitation ils obtiendront autant que les Boers?

Un paquet, portant l'étiquette de l'Express de Manchester, et adressé à Sir Wm. V. Harcourt, secrétaire de l'Intérieur, Chambre des Communes, Londres, a été reçu et déposé dans sa boîte. Sur notification, Sir William Harcourt, qui n'attendait rien de Manchester, regarda le paquet et, redoutant son apparence suspecte, ne voulut pas le manier. On envoya chercher l'inspecteur Grant, qui trouva dans le fond un pistolet chargé, et disposé de manière à se décharger seul, si la boîte avait été ouverte de la manière régulière. Cette nouvelle a causé une grande sensation à la Chambre.

## PRUSSE

Bismarck a enfin fait au Vatican certaines concessions importantes. Les administrateurs des diocèses de Trèves, de Paderborn, d'Osnabruck et de Fulda seront dispensés de faire le serment requis par les autorités civiles, et auront à l'avenir le contrôle des fonds diocésains. Les lois qui empêchent le paiement des salaires aux évêques et aux prêtres fidèles à Rome seront abrogées. Enfin, l'Eglise catholique reprendra une partie de la liberté si nécessaire à son action efficace.

## ITALIE

L'opéra italien a pris feu au commence-

ment d'une représentation. Cent personnes ont péri. La scène a été terrible.

\* \*

Le comte Pecci, frère de Sa Sainté le pape Léon XIII, est mort.

## FRANCE

Plusieurs journaux ont été condamnés à l'amende pour avoir approuvé l'assassinat du czar.

Le ministère français, après de longues hésitations, s'est décidé à déclarer que, vu les différences d'opinions parmi les députés républicains sur la question du scrutin de liste, il jugeait devoir rester neutre. C'est ce que l'on attendait. Le comité a fait un rapport défavorable au scrutin de liste. Plusieurs journaux, même républicains, blâment le ministère de n'avoir pas pris une attitude marquée sur la question.

## ESPAGNE

On a trouvé une bombe, dont la mèche n'était pas encore allumée, placée de manière à détruire une partie du palais du duc d'Ossunar, si l'explosion avait eu lieu. On croit que c'est un complot tramé par les révolutionnaires. L'excitation est très grande.

## GRÈCE

La Grèce se prépare à lutter contre la Turquie, et les grandes nations commencent à désespérer d'empêcher une guerre qui pourrait embraser l'Europe entière.

## ÉTATS-UNIS

On prête à Garfield et à Blaine des projets d'agrandissement et l'intention de faire de la misère à l'Angleterre. Il est certain que Garfield et Blaine, son principal ministre, sont aussi remuants que capables.

On lit dans le *Journal de St-Petersbourg* :

Au moment où partout à l'étranger on exprime de l'admiration pour le caractère du défunt czar, avons-nous besoin de dire que la Russie ne peut y voir qu'une raison de plus pour rester sur le même chemin d'une sage réforme politique, de paix et de concorde suivi par son auguste martyr. Il suffit de connaître l'amour filial sans bornes d'Alexandre III pour être fermement convaincu que cette politique générale de paix, de conservation sociale et de développement progressif sera continuée avec toute la résolution, la loyauté et l'énergie qui du père passent au fils. Les manifestations de regret et de vénération pour l'auguste victime qui arrivent de toutes les parties du monde constituent des témoignages de confiance dans l'avenir et du désir universel de voir maintenir, consolider et développer les excellentes relations que le dernier czar avait su créer avec toutes les puissances étrangères. Nous savons que cette confiance ne sera pas déçue, et que la Russie ne tardera pas à faire connaître les intentions d'Alexandre III à ce sujet en termes aussi dignes du grand empire que de la mémoire de celui dont la seule préoccupation était la prospérité, l'honneur et la dignité de la Russie.

## Guérison de la Consommation

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison infallible et permanente de la Consommation, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de frais, en français, allemand et anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier.

W. W. SHEARER,  
149, Power's Block, Rochester, N. Y.

## ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

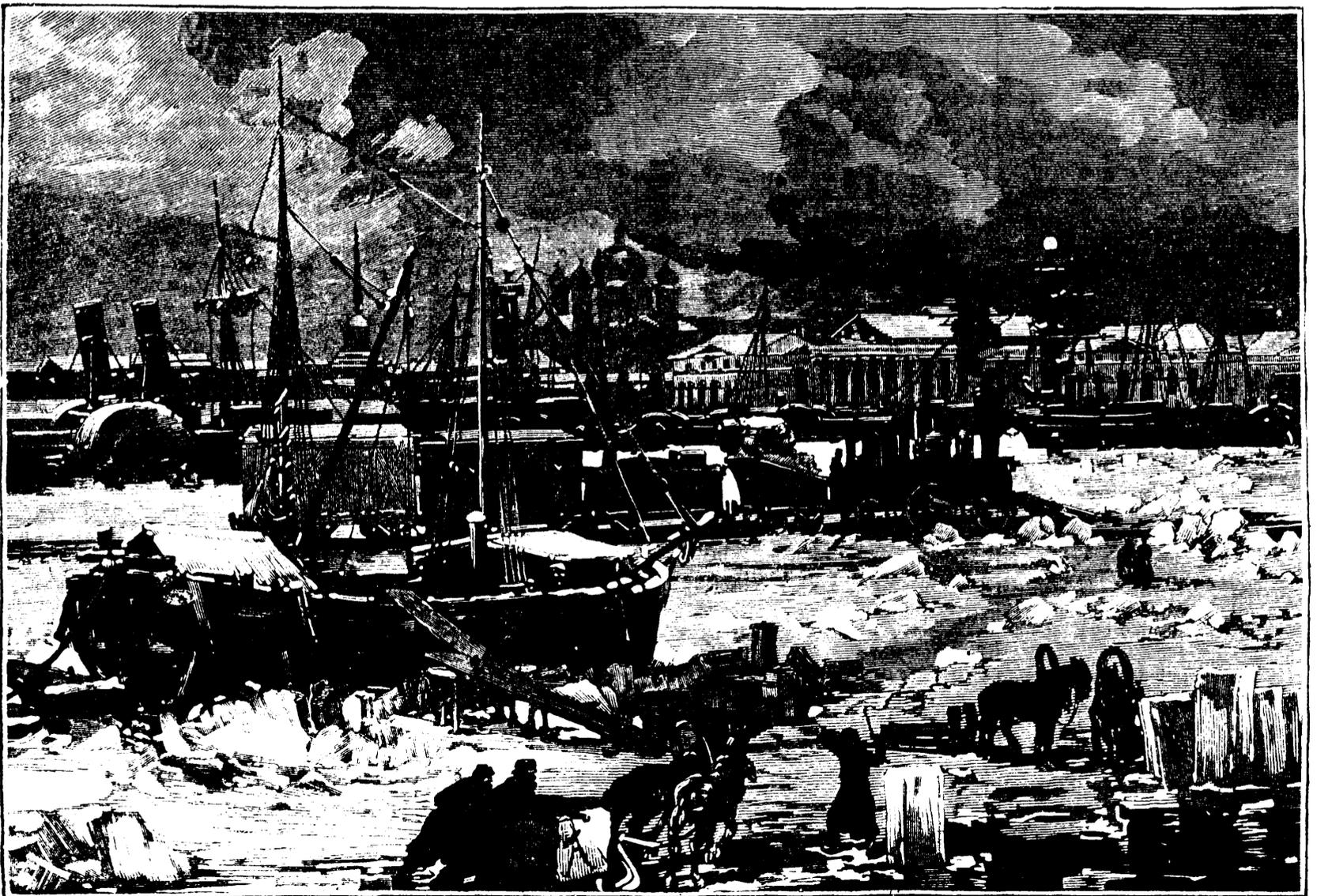


Mais le géant fit tourner son fusil comme une massue



Le signal du départ fut donné

GRAVURES DU FEUILLETON



LE CHEMIN DE FER SUR LA NEVA, SAINT-PÉTERSBOURG

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département au "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

Nous présentons aujourd'hui à nos aimables solutionnistes un bouquet de charades que nous avons cueilli au hasard dans notre portefeuille...

Nous recevons assez souvent des lettres contenant plusieurs réponses justes à nos problèmes, mais ne portant ni signatures ni nom de places...

Nous publierons les noms de ceux qui nous ont envoyé des réponses la semaine prochaine.

Un bouquet de charades

No. 170

Dans une maison mon premier est indispensable, Dans mon second je vous offre un breuvage, Mon troisième est un quadrupède détestable, Mon quatrième un quadrupède sauvage...

Mlle C. DROUIN, St-Joseph (Beauce).

No. 171

Dans la musique se trouve mon premier, Un cordonnier se sert de mon dernier; Oh! qu'un conscrit désire mon entier!

Mlle J. MAILHOT, St-Jean Deschaillons.

No. 172

Toujours en musique on admire mon premier; Mon second jamais vous ne pourriez acheter; Lorsque vous avouez vous contrariez mon dernier; Pour une guêtre vous courez à mon entier.

Mlle E. B., Lévis.

No. 173

La terre vous donne mon premier, L'ermite habite mon dernier, Tout le monde connaît mon entier.

Mlle EM. LÉTOURNEAU, St-Joseph (Beauce).

No. 174

La vieillesse amène mon premier, Mon second est article, On décore les fenêtres de mon entier.

Mlle ALIDA PALARDY, St-Hughes.

No. 175

Animal est mon premier, Elément est mon dernier, Fort utile est mon entier.

Mlle EULALIE MILLET, St-Ours.

No. 176

Mon premier est le dieu de l'opulent, Mon second est une plante pectorale, Mon tout est un poison très violent, Malheur à celui qui le mange et l'avale.

Madame E. B., Deschambault.

No. 177

Uranus est le père de mon premier, Parmi les adjectifs démonstratifs se trouve mon Et un laïque est ordinairement peu familier Avec les poésies de mon entier.

Mlle A. JONCAS, Matane.

No. 178

A coudre sert mon premier, Article est mon dernier, Recherché des messieurs est mon entier.

Mlle ODILE ROY, Québec.

No. 179

Ma tête est chérie du musicien, Mon tout, sans elle, est un lieu vénéré, Et mon entier un excellent médecin Qui, dans le Bas-Canada, est très apprécié.

Mme JOS. GIROUX, St-Joseph (Ont.).

No. 180

Fleur est mon premier, Femme est mon dernier, Ville est mon entier.

V. P., Isle-Du-Prince.

No. 181

L'étonnement mon premier, La colère mon dernier, Et l'adresse mon entier.

B. E. P., Berthier (en haut).

No. 182

Mon premier, Animal carnassier; Mon dernier, Soutient l'oiseau aux nuées; Et mon entier De ces six vers est familier.

S. MARTEL, Trois-Rivières.

No. 183

Mon premier, mon dernier se trouvent en nu, Et mon tout était un évêque catholique.

Is. E. L., Québec.

No. 184

Mon premier c'est aimable, Mon dernier navigable, Mon tout, deux fois cher, Souvent coûte cher.

M. A. L. A., Berthier (en haut).

No. 185

Pour une femme mon premier Est de première utilité; Un adjectif fait mon dernier, Mon tout, si vous le rencontrez, Fuyez... fuyez... fuyez...

R. de MONCEAU, Métis.

No. 186

Mon premier, mon second sont en tout ressemblants; Et mon tout dans Paris ressemble à bien des [gens].

C. D., Québec.

No. 187

Dans janvier on trouvera mon premier, Mon dernier et peut-être mon entier.

J. A. L., Berthier (en haut).

No. 188

Bien peu n'aiment pas mon premier. Livre de prière est mon dernier. Je peux dire aussi sans me tromper, C'est un temps destiné à certaines choses, Où le hasard décide de bien des choses. Enfin, je puis vous l'assurer, Rarement on voit mon entier.

L. A. LÉTOURNEAU, St-Joseph (Beauce).

No. 189

Au malheureux qui tend la main, De mon premier je fais l'hommage; Et je vois briller soudain Mon dernier sur son visage; Mon tout, dit la fable, autrefois Prit par métamorphose un gracieux minois.

FRANK PELTIER, Trois-Rivières.

SOLUTIONS

No. 153. Herse; No. 154. An-gèle; No. 155. Oran, Arno; No. 156. La religion anglicane; No. 157. En 1670;

No. 158. P O N T M E R E O M A R E L A N N A N I R A I E T R I O F N E E

No. 160. Ils font 2 couples; No. 161. La cire à cacheter; No. 162. Pierres. Enfant qui vient de naître. Nègre. Pauvre. Bavard; No. 163. Joujou; No. 164. Drap-eau; No. 165. Port-neuf; No. 166. Sou-venir; No. 167. Mai-sain;

No. 168. A N G E R S N E I G E G I T E E G E R E S

No. 169. S E L S E R I N G E R M A I N L I A R D N I D N

LE JEU DE DAMES

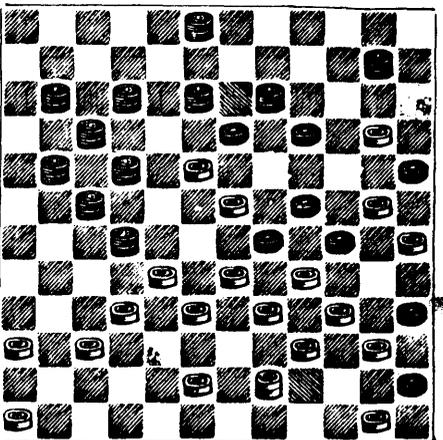
Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

Solutions justes du problème 258

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rechon. Québec: MM. N. Langlois J. Lemieux.

PROBLÈME No. 259

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 258

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show counts for various pieces like 57, 28, 69, etc.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 31 mars 1881

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 265.—MM. Z. Delaunais, F. Côté, Québec; T. Gagnier, Montréal; A. C., St-Jean; L. O. P. Sherbrooke; T. Lacasse, Lowell, Mass.

NOUVELLES

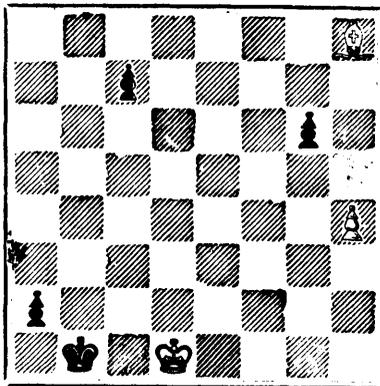
—Le "City of London Club" a lancé un défi au "St-George Club"; le défi a été accepté. Il y aura vingt joueurs de chaque côté; en toute probabilité MM. Mac-Donnell, Blackburne, Potter, Mason, Guelaberg, Lord, Horwitz et Boden auront à lutter contre MM. Zukerort, St-intz, Owen, Minchio et les Révds Ranken et Wayne. Ce tournoi nous promet de belles parties.

NECROLOGIE.—Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un des meilleurs compositeurs de problèmes d'Angleterre, M. C. M. Baxter, auteur de plusieurs centaines d'œuvres charmantes et d'un grand mérite. M. Baxter, dit le Glasgow Herald, était un violoniste d'un grand talent; esprit distingué et supérieur, il était également poète et peintre; sa perte est vivement ressentie par tous ses amis de Dundee et par tous les amateurs d'Échecs.

FIN DE PARTIE No. 14

Par SARRAT.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et les Noirs font partie remise.

Solution de la fin de partie No. 13.

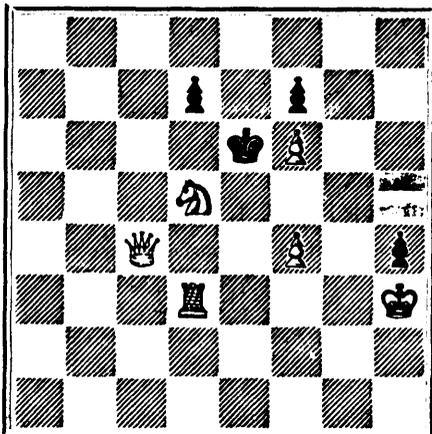
Blancs. Noirs. 1 C 6e F. 6chec 1 R 1er T 2 C pr F 2 C pr C (1) 3 P 7e C. 6chec 3 R 1er C 4 R 6e C. et gagnent.

(1) Si: 2 C 2e D, alors 3 C 6e F, etc.

PROBLÈME No. 267.

Composé par M. ÉMILE PRADIGNAT, France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 265.

Blancs. Noirs. 1 T 6e R 1 ? 2 Mat.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement. 2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste. 3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit. 4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 25 mars 1881.

Table listing market prices for various goods like FARINE, GRAINS, LAITERIE, VOLAILLES, LÉGUMES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock like Bœuf, Veaux, Mouton, etc.



Des soumissions cachetées, adressées au "Surintendant Général des Affaires des Sauvages," et portant la suscription "Soumissions pour approvisionnement des Sauvages," seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI JEUDI, le 4 AVRIL 1881, pour la livraison des approvisionnements ordinaires des Sauvages, tous droits payés, au Fort Walsh et au Fort MacLeod, pour l'année 1881-82. Ces approvisionnements consistent en farine, lard, bœuf, épicerie, munitions, ficelle, bœufs, vaches, taureaux, instruments aratoires, outils, harnais, etc. On pourra obtenir des formules de soumission et les détails relatifs à ces approvisionnements, en s'adressant au sous-secrétaire ou au Surintendant des Sauvages, Winnipeg. Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne, pour la somme de \$5,000, qui sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lor qu'il sera requis de le faire, ou s'il manque de compléter les travaux entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis. Le département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

[Aucun journal ne devra insérer cette annonce sans en obtenir l'autorisation spéciale de ce département, par l'entremise de l'imprimeur de la Reine.] L. VANKOUGHNET, Sous-surintendant général des Affaires des Sauvages. Dépt. des Affaires des Sauvages, Ottawa, 25 mars 1881.

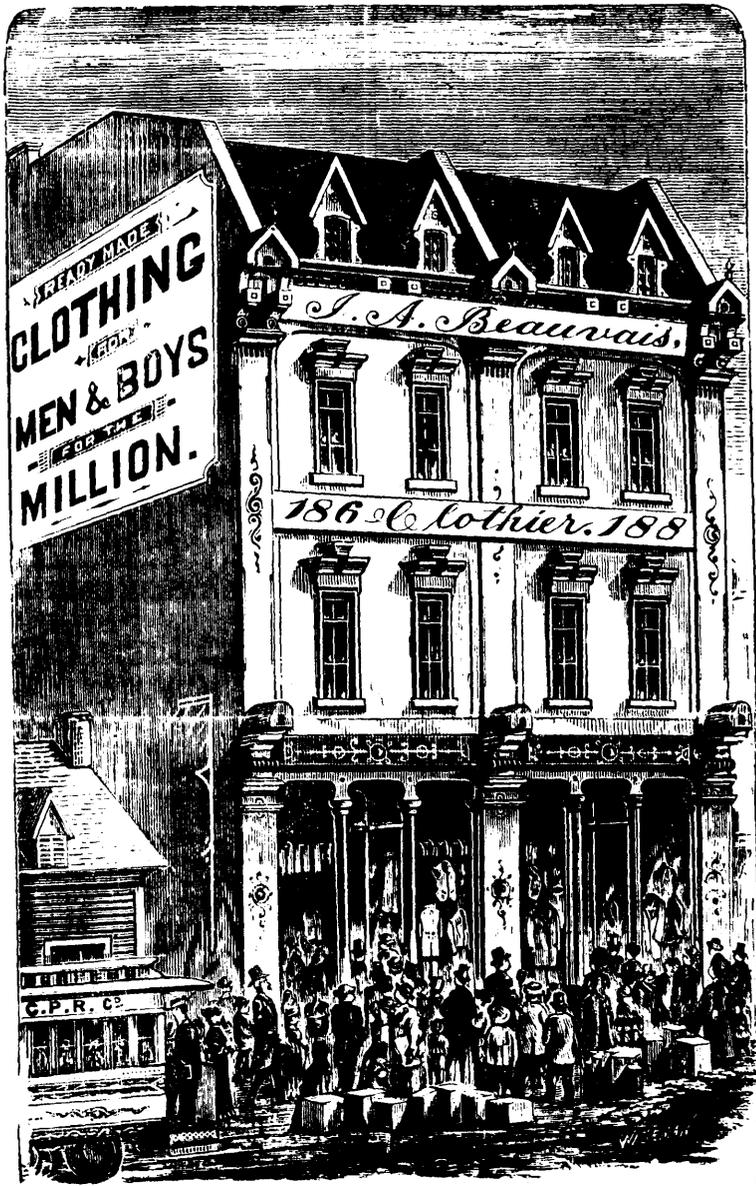
M. J. H. BATES, Agent d'Annonces 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L. ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1. Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

# MAISON I. A. BEAUVAIS

(FONDEE EN 1870.)



M. Beauvais est déménagé dans son nouveau magasin le plus beau du genre à Montréal. J'in invite respectueusement le public à bien vouloir venir visiter mon établissement. On y trouvera des marchandises comme personne ne peut en montrer ailleurs. Dans un récent voyage aux Etats-Unis, je n'ai rien épargné pour avoir tout ce qu'il y avait de plus nouveau. Les patrons et les couleurs ne laissent rien à désirer. J'ai aussi ajouté le département des chapeaux pour hommes et enfants. J'ai dans ce département des chapeaux pour tous les goûts et tous les prix. Pour chapeaux d'enfants vous trouverez un choix considérable.

### LE DEPARTEMENT DE COMMANDES

Est sous la surveillance d'un COUPEUR que j'ai engagé à NEW-YORK. Ceux qui désirent d'être bien habillés feront bien de venir nous rendre une visite. Quant à l'assortiment des Etoffes, rien de mieux à Montréal; nos patrons sont magnifiques.

### DEPARTEMENT DE HARDES FAITES

Est beaucoup plus considérable que dans l'ancien magasin. Nous en avons de toutes les grandeurs et de tous les prix pour hommes et enfants. Le département est bien éclairé.

### LE DEPARTEMENT DE MERCERIE

Vous y trouvez toutes les nouveautés: Chemises, Cola, Collets, Cravattes, Gants, Mouchoirs de tous prix pour toutes les bourses.

Nous avons aussi des appartements pour essayer les hardes, chose qui est bien commode. Enfin vous trouverez que nous n'avons rien épargné pour donner tout le confort possible. En nous rendant une visite, vous nous obligerez beaucoup, quand bien même vous n'achetez pas.

# I. A. BEAUVAIS,

186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH.

Récompense Nationale de 16,600 fr. MÉDAILLES D'OR, etc.

## QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX

(Extrait des 3 Quinquinas)

Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge.

recommandé contre les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

PARIS, 25 & 19, RUE DROUOT & LES PHARMACIENS.

Agents pour le Canada, MM. Laviolette et Nelson, 309, rue Notre-Dame, Montréal.

DEMANDEZ LA

## POUDRE à PÂTE VICTORIA

La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste.

TOUS LES ÉPICIERIS

Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL.

42 5/8

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la mille 40 agents. Échantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford.

M. EADUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.



## CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

### CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880.

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLR.	EXPRESS
Départ de Hochelega pour Ottawa.....	1.30 am	8.30 am	5.15 pm
Arrivée à Ottawa.....	11.30 "	1.10 pm	9.55 pm
Départ de Ottawa pour Hochelega.....	12.10 "	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelega.....	10.30 "	12.50 pm	9.35 pm
Départ de Hochelega pour Québec.....	6.00 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.55 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelega.....	5.30 pm	10.10 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelega.....	8.00 am	5.00 pm	6.30 am
Départ de Hochelega pour St. Jérôme.....	5.30 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.15 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelega.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelega.....	9.00 "		
Départ de Hochelega pour Joliette.....	6.00 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.25 pm		
Départ de Joliette pour Hochelega.....	6.00 am		
Arrivée à Hochelega.....	8.20 am		

(Trains locaux entre Aymer.)  
Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montreal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.  
202 RUE ST-JACQUES, }  
VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.

L. A. SÉNÉCAL,  
Surintendant-Général.

## LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

### THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

## Mercier, Beausoleil & Martineau

AVOCATS,

No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe.—CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndico officiel.—PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

N. B.—M. Mercier donnera une attention toute spéciale aux affaires criminelles.

## Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique.—\$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

JOS. GAUDET, Ptre, Directeur.  
J. J. MARSAN, 6or, M. O. A., Professeur et gérant.

## AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.50 S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

## ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Il n'y a pas de coût pour le demandeur. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des Titres de rentes du Gouvernement Français. Cette Police court la chance d'être remboursée de son plein montant à chaque tirage; ces tirages ont lieu tous les mois à Paris.

Ces Bons d'Escompte sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$20 versés par le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de Bons, qu'il donne gratis à ses clients achetant au comptant. De plus, on remet au Marchand une police, lui assurant également le remboursement de ses \$20. Ce n'est qu'une avance qu'il fait.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX. 17, rue St-Jacques, Montréal.

## AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens établissements de Montréal.

Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives, amblement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à

BURLAND LITHOGRAPHIC Co.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 2, 10 cts. Gros troussseau pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

### NOUVEAU PROCÉDE

## PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

### DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

## AVIS!

## The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI, GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (MONTREAL).

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPURGE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.